

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR
ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 11. — NOVEMBRE 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS
BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits



TABLE DES MATIÈRES DU N° 11

L'Inde (Pierre Loti), par Edmond Grimard.....	641
Un remarquable médium en Australie (<i>suite</i>), traducteur G. Béra.....	651
Vieilles notes (<i>suite</i>), par Léopold Dauvil.....	656
A celui qui pleure (poésie), par S. Henriquet.....	663
Pensées philosophiques, par le Prof. Moutonnier.....	664
Une statue ensorcelée (<i>suite</i>).....	668
Glanes et brindilles, par Diane Marest.....	676
Dans l'Invisible, spiritisme et médiumnité, par Claire Vautier.....	682
A propos de : Le sommeil naturel et l'hypnose, par G. Béra.....	684
Quelques conseils, par Edmond Bauge.....	691
Un Baptême spirite à Mustapha-Alger, par Davin.....	694
Prédictions du poète Alexandre Pope, par J. de Kronheim.....	696
Instructions pratiques par la crystalloscopie.....	697
Idée du Féminisme spiritualiste, par O. de Bézobrazow.....	698
Conférences de M. Léon Benis.....	700
Rhéal'Ondine (<i>suite</i>), par M. A. B.....	700
Nécrologie. — Mort de M. Emmanuel Jacquet.....	704

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N^o 11.

1^{er} NOVEMBRE 1903.

L'INDE

Par PIERRE LOTI (1)

Nous n'avons nullement la prétention d'analyser, comme il mériterait de l'être, le nouvel ouvrage que vient d'écrire ce merveilleux artiste, ce prestigieux évocateur de visions et de rêves qui s'appelle Pierre Loti.

Il nous faudrait plus de pages que n'en comporte ce compte rendu, de nature toute spéciale, ainsi qu'on le verra par la suite, pour résumer même rapidement ce que nous raconte notre voyageur qui, de Ceylan s'en va à Bénarès — en passant par le Travancore, les forêts des Grandes Palmes,

(1) Un volume 3 fr. 50.

Madura, Pondichéry, l'Inde affamée, le légendaire pays de Golconde, les épouvantables grottes de Siva, le dieu de la mort, Madras avec ses théosophes, Iaggarnanth avec ses processions macabres... pour arriver enfin à la petite « Maison des Sages » de Bénarès, la Ville Sainte.

Eblouissante épopée ! Quels spectacles ont dû ravir les yeux de notre voyageur artiste, de notre touriste peintre qui, de son incomparable pinceau, nous en a reproduit l'étincelant panorama.

Au sortir des humidités énervantes de Ceylan, nous traversons avec lui l'immense forêt, l'éternelle forêt verte. Nous voici dans le monde touffu des palmes qui se déploie comme une mer. « Au-dessus de la jungle pleine d'arbustes fleuris, s'élèvent les hauts palmiers fuseaux couronnés de luxuriants bouquets d'éventails. Les cocotiers reparaissent en masses serrées, coiffés de grandes palmes vertes et les banians de la route, avec leurs chevelures épandues jusqu'à terre, forment de gigantesques dômes au-dessus de nos têtes. Le pays entier semble n'être plus qu'une immense solitude d'arbres, un inextricable fouillis vert qui, çà et là, dans l'Inde méridionale, se prolongent, s'étendent sur les côtes pendant des centaines de lieues. »

« Du haut d'une colline qui surgit comme un flot dans la plaine, je regarde s'éclaircir la muette immensité verte. C'est au centre de la grande île de Ceylan, séjour de la paix profonde que protège encore de tous côtés l'inextricable enlacement des ramures, que s'étend depuis des milliers d'années la gigantesque mer des arbres dont les têtes se succèdent magnifiques et pareilles, véritable houle de frondaisons qui, de toutes parts, au bout des horizons, va se perdre dans des lointains sans bornes. »

Après les forêts se déroulent les déserts, immensités arides. Çà et là, se dressent des rochers où s'ouvrent des cavernes, puis vient le lugubre pays des ruines, la terre où ne tombent plus de pluies depuis des années et que l'on appelle d'un nom sinistre : « l'Inde affamée ». Oh ! ces descriptions que nous en fait Loti, répétées, angoissantes, laissant au cerveau de terribles souvenirs, au cœur de longs frissons d'horreur inexprimable.

Puis, voici les temples qui, d'un bout à l'autre, couvrent cette Inde qui se meurt, mystérieuse, inquiétante, presque lugubre parfois, en dépit de l'éternel azur de son ciel incomparable. De tous côtés, dans les splendeurs de sa lumière, surgissent par milliers des temples, des églises, des mosquées, avec leurs pyramides de marbres multicolores, leurs tours de granits roses, leurs obélisques, leurs pylones, leurs coupoles d'argent, leurs hautes flèches d'or qui toutes étincellent au soleil.

Et toutefois, combien de ruines trouvons-nous dans ce grandiose entassement de constructions sans égales, de sculptures incrustées de pierreries, de somptuosités extravagantes dont est surchargée, encombrée, cette vieille terre idolâtre, fanatisée par un fétichisme inconscient, sans aucun doute,

mais à coup sûr incurable, exaltée par le mysticisme maladif que maintient dans l'âme de ses habitants le prodigieux panthéon de ses divinités monstrueuses et grotesques, mais qui n'en sont pas moins affolantes pour cette âme enfantine qu'aucun spiritualisme rationnel n'a pu faire évoluer, depuis tant de milliers d'années.

Aussi, est-ce en dépit de tout l'éclat que notre auteur prodigue dans ses descriptions colorées et chatoyantes, que nous reste l'impression d'un écœurant spectacle résultant de la prodigalité de ces formes religieuses dont l'esprit a disparu, étant même donné qu'il ait jamais existé, de ces symboles sans signification, de ces rites absurdes, de ces momeries superstitieuses, oui, l'écœurant spectacle de toutes ces catacombes dans la poussière desquelles s'agite un peuple d'hallucinés, que hante l'épilepsie — voyants qui ne savent plus ce qu'ils voient, fanatiques qui n'expliquent rien et ne concluent jamais, par la raison bien simple qu'ils ne se comprennent pas eux-mêmes.

Peut-on s'étonner, dès lors, de la déplorable facilité avec laquelle s'hypnotisent ces pauvres déséquilibrés ? Ne comprenant plus rien à la vie, c'est dans l'effarement de leurs âmes désemparées qu'ils s'attachent aux promesses d'un mysticisme incompris et se ruent au néant de leur Nirvana, avec l'exaltation stupide de fous qui courent au suicide, espérant y trouver repos et consolation.

Il faut lire telles pages du Voyage dans l'Inde, pour se faire une idée de la frénésie avec laquelle des milliers de dévoyés se précipitent dans les temples de Siva, le sinistre dieu de la mort, courent aux processions du monstrueux Iaggarnanth et n'hésitent même pas à pénétrer dans les cavernes de la hideuse Kali, dont les autels disparaissent sous l'effroyable patine qu'y épaissit sans cesse le sang des victimes expiatoires.

L'on comprend, après la lecture de ces pages troublantes, quelle âme doit avoir ce peuple à ce point abruti par la hantise de la mort, qu'il assiste insouciant et sans pitié au spectacle terrifiant de ces milliers de misérables dont la faim ronge les entrailles, de ces lamentables enfants squelettes, de ces tout petits qui, dans l'angoisse d'une lente agonie, pendant des semaines, des mois entiers, ouvrent des yeux hagards sur ce monde abominable, des yeux de pâles martyrs qui, ne pouvant comprendre, se demandent, sans se plaindre du reste, comment il se fait que sous ce ciel splendide et sur cette terre ruisselante de marbres, d'or et de bijoux éblouissants, comment il se fait qu'ils ne puissent trouver les quelques grains de riz qui mettraient fin à leur inimaginable supplice.

Et lorsque, à bout de force, ils roulent sur les trottoirs des rues, ou s'abattent le long des chemins, sous un vol de hideux corbeaux qui tournoient au-dessus de leurs têtes... à côté d'eux passent les foules féroces, hur-

lantes, qui courent, là-bas, à la procession des épileptiques, ou qu'attirent, dans les temples sanglants, les sauvages appels des trompes qui beuglent, mêlés aux roulements sourds des tam-tams qui mugissent dans les cryptes souterraines.

Oh ! mais passons, c'en est assez, c'en est trop ! Poursuivons notre route avec notre voyageur qui, nous l'avons dit, s'en va vers Bénarès la Sainte. — Que va-t-il donc y chercher ?

C'est pour en informer le lecteur que nous écrivons ces quelques pages et c'est Pierre Loti, lui-même, qui va nous le raconter.

Ce qu'il va chercher, c'est la lumière, c'est la solution du formidable problème de la vie. Chrétien, dont la foi naïve s'est éteinte, il est venu dans l'Inde, le pays de l'antique sagesse, pour s'informer auprès des Sages.

Que vont-ils lui répondre ? Il a déjà rencontré les bouddhistes de Madras. Quelles consolations lui ont-ils données ces bouddhistes ? Que lui ont-ils promis pour l'avenir ?...

« Un ciel sans Dieu, une immortalité sans âme précise, une purification sans prières, l'anéantissement final de l'âme noyée dans les abîmes de l'Infini, où à tout jamais sombre l'être qui s'évapore, se disperse comme une légère fumée, au premier souffle qui passe... »

— « Ce n'est point chez nous que vous trouverez la consolation que vous cherchez, lui disent ces étranges philosophes, froids sectaires, demi-athées, quelque peu matérialistes, raisonneurs et dogmatisants. Allez à Bénarès, où nos frères, les Brahmanistes ésotériques, pourront vous donner ce qu'il vous faut. »

Et notre pèlerin déçu reprend sa route, pour s'en aller à Bénarès.

Oh ! ces matins de Bénarès, matins frais, diamantés de rosée, qu'on appelle là-bas matins d'hiver, mais qui ressemblent à ceux des beaux temps d'octobre dans notre France méridionale.

« ... Toujours ces mêmes guirlandes de jasmin ou d'œillets jaunes, que l'on jette au vieux Gange, vers qui toute la vie du matin se concentre sur les grands escaliers de granit qui, tout le long des berges, descendent et s'enfoncent jusqu'au niveau de ses eaux les plus basses. »

« Et le long de la rive s'étalent de splendides palais de marbre. Entre les colonnes archaïques des façades dont les fenêtres sont toujours ouvertes sur les eaux saintes, la vue plonge de haut sur le grand fleuve... et voilà que sur l'immense plaine de l'autre rive, plaine déserte et encore enveloppée des vapeurs nocturnes, l'on voit lentement surgir, là-bas, à l'orient, l'enchanteur, le souverain Sourya, le divin Soleil qui, tous les jours, depuis trois mille ans, rencontre devant lui, arrêtant son premier rayon rose, les granits de Bénarès, ses pyramides rouges, ses flèches d'or, toute la ville sainte dressée en amphithéâtre, comme pour saisir la lumière initiale, se

parer de la gloire du matin et sonner la grande aubade séculaire pour le fleuve et pour tous les dieux de Bénarès, en l'honneur desquels beuglent, comme des monstres aux abois, des trompes que l'on voit sortir d'entre les colonnes, tandis que des tam-tams, à l'intérieur, scandent ces longues clameurs de leurs coups énormes, haletants et sourds. »

Mais, ce n'est pas pour ces aubades matinales que Pierre Loti est venu à Bénarès. Dans la ville sainte, c'est la Maison des Sages qu'il cherche, pour y entendre la parole de vie.

« Au fond d'un vieux jardin, nous raconte-t-il, s'élève une petite maison indienne, humble, basse et quelque peu usée par le temps. Elle est toute blanche de chaux, avec des contre-vents verts. Le toit qui, tout à l'entour, débord largement et forme une véranda que soutiennent des piliers blancs, témoigne où l'on est, indique une région de soleil éternel.

« Les hôtes qui ont de graves et beaux visages, comme des Christs de bronze à chevelure noire, vous accueillent avec de bienveillants sourires, en parlant bas. Toutefois, leurs regards très doux, promptement désintéressés, semblent repartir ailleurs et plus haut — dans le monde astral, sans doute, où leurs âmes, par anticipation, sont déjà presque envolées.

« Dans la salle du milieu, une estrade recouverte d'une toile blanche sert de siège aux visiteurs qui, souvent nombreux, s'y accroupissent à l'indienne pour deviser de choses cachées.

« C'est là que méditent et travaillent les Sages et comme tous les Indous, ils subissent avec une gentille patience l'importunité des bêtes de la terre et du ciel. Les petits écureuils des arbres entrent chez eux par les fenêtres. Les moineaux avec confiance nichent à leur plafond ; leur maison est pleine d'oiseaux.

« De quoi vivent-ils ces êtres mystérieux à trois quarts dématérialisés dont la chair presque diaphane, ce semble, s'est élevée dans une strate intermédiaire, entre le monde visible et les régions astrales que leur esprit, sans doute, visite au gré de leur désir.

« Une femme, une Européenne échappée au tourbillon occidental, Mme Annie Besant, a pris place et s'est hautement imposée parmi eux. Charmante encore de visage sous sa chevelure blanche, elle vit là, détachée du monde, pieds nus, frugale comme une épouse de Brahm et austère comme une ascète. C'est sur son bon vouloir que j'ai compté surtout, pour entr'ouvrir un peu à mon ignorance les portes redoutables du savoir, car il y a moins de barrières entre elle et moi. Jadis elle a été quelqu'un de mon espèce et ma langue maternelle lui est familière.

« C'est en toute confiance que je cause avec elle, que je l'interroge ; c'est avec une charmante bienveillance qu'elle cherche à m'instruire.

— Nos dogmes, me dit-elle, répondant à l'une de mes questions, nos

dogmes ?... Mais nous n'en avons point. Parmi les théosophes — puisque tel est le nom qu'on nous donne — vous trouverez des bouddhistes, des brahmanistes, des musulmans, des protestants, des catholiques, des orthodoxes et même des gens comme vous... s'il vous plaît de vous faire recevoir des nôtres...

— Pour être des vôtres, que faut-il ? lui demandai-je, non sans quelque hésitation.

— Prêter serment de considérer tous les hommes comme vos frères, sans distinction de caste ni de couleur, de traiter avec les mêmes égards les plus humbles ouvriers et les princes ; prêter serment de chercher, par tous les moyens possibles, la vérité dans le sens antimatérialiste. — Il ne faut rien de plus.

« Puis, reprenant après un instant de silence : Chez nos amis de Madras que vous avez visités en passant, l'on incline au bouddhisme, dont l'austère froideur a rebuté votre âme mystique. Nous, c'est dans le brahmanisme ésotérique, sous sa forme la plus ancienne, que nous trouvons l'apaisement et la lumière. Il nous paraît la plus haute expression de la vérité, qu'il soit donnée aux hommes de connaître.

« Nous professons, vous le savez, que toute individualité (1) humaine est éphémère et presque illusoire et pour quelqu'un d'aussi intensément individuel que vous l'êtes, c'est là un point difficile. Il est ainsi quantité de choses, dans notre doctrine, qui seraient le renversement de toutes vos idées héréditaires. Ne nous maudiriez-vous pas, si nous achevions de vous enlever d'inconscients espoirs qui, peut-être, à votre insu, vous soutiennent encore ?

— Non, répondis-je, sans hésiter. En fait d'espoirs, je n'ai plus rien à perdre.

(1) Nous avons tout lieu de penser que ce n'est pas ce mot dont s'est servie Mme Annie Besant, mais bien plutôt du mot *personnalité*. Pierre Loti n'étant pas théosophe était parfaitement autorisé à confondre ces deux expressions, ou, tout au moins, à les assimiler l'une à l'autre. Il ne pouvait savoir que les théosophes appellent « personnalité » la figure changeante, le masque passager et périssable, sous lequel se cache la véritable « individualité » dont l'essence impérissable survit à toute réincarnation et représente l'homme réel, l'homme divin qui, étincelle émanée du foyer primordial, y remonte dans la pleine possession de son *soi* supérieur, alors qu'elle s'est constituée en centre de conscience, coexistant avec le Père — dieu en Dieu — suivant l'admirable formule consacrée. Il n'est donc pas possible que Mme Annie Besant ait fait une allusion quelconque à l'anéantissement final de l'être, elle qui, dans certains ouvrages, se plaît à répéter avec insistance la citation suivante d'un Maître : « Notre vie dans les sphères spirituelles doit être considérée comme la seule réalité, parce que c'est là que vit notre MOI IMMORTEL, IMMUEBLE, ÉTERNEL. Et c'est pourquoi nous disons que la vie posthume est la seule réalité, tandis que la vie terrestre, y compris la personnalité, n'est rien qu'imaginaire. »

— Alors c'est bien, venez auprès de nous...

« Ainsi parle mon initiatrice, dans le calme de la petite Maison des Sages, où se poursuit notre dialogue et toujours son enseignement, d'une façon obstinée, d'une façon à la fois inexorable et compatissante, tend à détruire dans mon esprit la notion de la personnalité.

« Qu'est-ce à dire, sinon que les êtres que j'ai aimés, les miens et moi-même, tous, parcelles momentanément séparées d'un même ensemble, plus tard, après les âges révolus, seront appelés à revenir s'abîmer dans cet ensemble ineffable pour l'éternité ! — Quelle interprétation tristement claire de cette obscure mais douce promesse de l'Évangile : « Vous serez réunis un jour, dans le sein de Dieu. »

Arrêtons-nous, un instant, sur ces réflexions mélancoliques de Pierre Loti qui, dans la loyauté de sa tristesse, nous révèle ce qu'il souffre. Ce dialogue émouvant fut incontestablement fragmenté. Nous avons l'impression des silences qui devaient le couper par moments. L'interlocuteur de la grande initiatrice ne pouvait à coup sûr tout nous dire ; mais il ne nous paraît pas impossible de reconstituer la scène, de faire revivre ce drame invisible et douloureux.

En raison des réponses qui lui avaient été faites, Mme Annie Besant n'avait pas tardé à tout comprendre, voire même à tout deviner. Indépendamment de ces aveux, ne lisait-elle pas, elle-même, la Voyante — scruteuse bienveillante mais perspicace du cœur humain — dans cette âme complexe et fière, où s'agitait un monde de pensées tumultueuses ?... Ne voyait-elle pas, ici, les regrets provenant de la disparition d'une ancienne foi pour jamais éteinte ; là-bas, les inquiétudes d'une espérance flottant au vent de toutes les incertitudes, de tous les aléas d'un mystérieux avenir, ailleurs... oh là, surtout, l'amertume des renoncements nécessaires, les déchirements du dernier adieu qu'il faudrait dire aux joies perdues, aux illusions effeuillées ?...

Et c'est alors que l'initiatrice mettant le doigt sur la plaie, le fer dans la blessure, insiste sur la fragilité des choses de la terre, répète à son auditeur combien fugitive est cette personnalité d'un jour, dont il a, jusqu'alors, si prodigalement multiplié les manifestations sensuelles, intellectuelles, esthétiques, psychiques... mais qu'il ne doit pas confondre avec son individualité proprement dite, son *moi* divin qui, à travers les fantasmagories mensongères, à travers les ombres flottantes qui passent, persiste immuable, impérissable, éternel.

A-t-elle réussi dans cette délicate tentative ? Il faut le croire, car voilà que, dans l'âme de cet homme qui a vidé jusqu'au fond la coupe des sensations humaines et dans l'œil duquel flottent encore toutes les visions de beauté que puisse fournir la terre et qu'ont, du reste, si puissamment évoquées les

appétences de son cerveau d'artiste et les aspirations de son cœur insatiable — voilà que, dans cette âme pénètre une lueur qui en illumine les profondeurs mystérieuses, y réveille des facultés endormies... y fait même surgir des résignations inespérées.

Écoutons-le, du reste ; c'est lui-même qui va nous exprimer ces choses, avec une émotion qu'il ne cherche même pas à dissimuler.

« Jadis, attaché désespérément que j'étais à la conception chrétienne de la vie, j'avais dédaigné l'examen de cette autre doctrine qui révoltait toutes mes humaines tendresses. Dernièrement, à Madras, je venais de la repousser encore — il est vrai, sous sa forme bouddhique plus froide et plus cruelle — mais voici qu'aujourd'hui, elle s'impose à moi d'heure en heure davantage, telles que l'énoncèrent au commencement des temps nos grands ancêtres mystérieux... et après des épouvantes que je ne puis ni ne veux décrire, j'entrevois que je me résignerai à la somme de consolation qu'elle peut donner encore.

« Comme conséquence, le détachement préconisé par les Sages a commencé de poindre au fond de mon âme, détachement des êtres, ou de leur mémoire terrestre, s'ils ont quitté la terre. L'angoissante interrogation n'est plus associée au souvenir de ceux que j'ai perdus ; ils vivent, sans doute, presque libérés déjà de leur moi tyrannique et illusoire, et j'accepte l'idée de ce revoir lointain, disons plutôt de cette *fusion* avec eux, qui ne sera pas au lendemain de la mort, mais peut-être après des siècles de siècles — les durées, d'ailleurs, ne sont-elles pas illusoires au premier chef, puisqu'elles ne sont appréciables pour nous que dans leur rapport avec la brièveté de notre incarnation présente. »

Est-elle sincère et complète cette résignation du disciple à demi converti ? Pas absolument, peut-être, car voici qu'il donne un dernier coup d'aile, avant d'accepter ce qu'il semble considérer comme une abdication définitive...

« Je sais que ce renoncement passera, et que peu à peu, échappé à cette sphère d'influence, je me reprendrai à la vie, mais jamais comme avant. Le germe nouveau qui a été déposé dans mon âme est destiné à l'envahir et me ramènera vraisemblablement à Bénarès. »

« Et combien — ajoute-t-il avec mélancolie — combien ce qui fut jusqu'ici mon rôle en ce monde se révèle à moi pitoyable et vain, affolé que j'étais de formes et de couleurs, éperdument épris de vie terrestre, m'acharnant à fixer tout ce qui est éphémère, à retenir tout ce qui passe. »

Retenir ce qui se passe, aurait pu lui dire Mme Annie Besant, fixer ce qui est éphémère et à quoi bon, puisque la tentative s'est montrée vaine, inefficace, impossible ?

N'y a-t-il pas, dans le ciel des Sages, assez d'étoiles fixes, assez de soleils

d'âge incalculable dont des milliards de siècles de durée n'ont pu ni pâlir l'éclat, ni atténuer la torride incandescence... sans aller s'acharner à poursuivre, dans les steppes de l'infini, la comète errante qui passe et qui demain ne sera plus à l'horizon ?

« Tu ne peux désirer, disent les Sages, que ce qui est différent de toi-même, que ce qui est au-dessus de ton être, mais si tu parviens à comprendre que les éléments de ta propre conscience sont en toi, qu'en toi existe et subsiste l'essence de toutes choses, comment donc pourrait persister ton désir ? — Or, sache que *tu es essentiellement Dieu* !

« Si tu pouvais graver en ton cœur cette vérité sublime, tu verrais tomber d'elles-mêmes les limitations illusoires qui produisent tristesses et souffrances.

« Eh bien, sache que tu participes à la splendeur épandue sur le monde, que tu es la lumière, que tu es la nature aux mille formes, que tu es l'âme universelle... Aurais-tu donc quelque chose à désirer de plus ?(1) »

Voilà ce que nous disent les Sages, ajoute Loti en manière de conclusion. Ces hommes qui, tout le jour et d'un bout à l'autre de leur vie, travaillent, méditent, ces penseurs qui ont jugé les œuvres les plus transcendantes de l'Europe, et qui, dans leur sereine et inébranlable certitude, nous disent avec placidité : « Notre philosophie commence où finit la vôtre. »

« Sur leurs modestes tables sont ouverts des livres renfermant les arcanes de ce brahmanisme qui a devancé de plusieurs milliers d'années nos philosophes, nos sciences et nos religions. Dans ces livres insondables auxquels ont travaillé toute une suite de générations, toute une série de Grands Êtres, guides des humanités primitives, les penseurs des vieux âges, ont puisé le *sumum* d'une connaissance qu'ignorent les hommes de nos races actuelles ! Peut-on s'étonner, dès lors, qu'ils voient infiniment plus loin que nous, qu'ils aient presque conçu l'inconcevable et que leur œuvre opiniâ-

(1) Si vous êtes chrétien, disent encore les brahmanistes de Bénarès, plus larges et plus tolérants que les bouddhistes de Madras, gardez ce que vous avez, sans chercher au delà. Le christianisme est un symbole qui, pendant des siècles, s'appropriait aux âmes occidentales. Vous avez un Christ, un maître divin et toujours vivant, car il n'y a point de morts. Il est bien le « chemin et la vie », et l'attente de ceux qui croient en lui ne sera point trompée. Mais si le dogme, si *la lettre qui tue*, révolte votre raison, alors, venez à nous.

Nous ne pensons pas que le Grand Dieu, Celui duquel on évite de parler, écoute les prières des hommes, mais tant de « parcelles de Lui » éparses en individualités bienfaisantes dans le plan astral, sont autour de nous qui veillent !... Pour vous, chrétiens, c'est Jésus que vous appelez, eh bien, il est là, n'en doutez pas, ou bien quelqu'un qui vit en lui, quelqu'un des siens et vous serez entendus.

trement poursuivie, mais oubliée depuis des siècles, dépasse aujourd'hui nos compréhensions dégénérées.

« A mes frères inconnus qui se comptent par légions, au siècle où nous sommes, je veux seulement dire ceci : Au fond de ces doctrines antiques, de ce recueil des Védas qui est l'œuvre non pas d'un homme, mais de toute une race, il y a plus de consolation qu'on ne le pense et la consolation puisée là n'est pas destructible par le raisonnement, comme celle des religions révélées et les Sages de l'Inde qui l'étudient sans cesse ce recueil touffu comme la jungle, insondable comme le gouffre, sont seuls capables de nous le rendre graduellement accessible.

« Aussi, puis-je déclarer que personne avant eux ne m'avait jamais entr'ouvert de tels abîmes. Je n'avais entendu nulle part de telles paroles. Sur les mystères de la vie et de la mort, les Sages détiennent les réponses qui satisfont le mieux à l'interrogation ardente de la raison humaine et ils font passer devant vous de telles évidences, que l'on ne doute plus d'une continuation presque indéfinie de sa propre durée, au delà des destructions terrestres. »

« Toutefois, il ne faut pas s'approcher à la légère de la petite Maison blanche toujours ouverte et si accueillante, au milieu de son jardin de rosiers. C'est une épreuve terrible que d'entrevoir, même de loin, même de très bas, Brahm l'absolu, le Dieu sans rapport concevable avec l'univers manifesté, Brahm, l'essentiellement ineffable, Celui qui est au delà de toute pensée dont rien ne peut être dit et qui ne s'exprime que par le silence. »

C'est sur ces derniers mots que Pierre Loti termine le récit impressionnant de son entrevue avec les Sages de Bénarès... Que n'a-t-il ajouté, que ce Dieu qu'il relègue dans l'insondable infini n'est pas seulement l'intangible, l'inabordable Absolu, mais qu'il est encore, qu'il est essentiellement le Père — le Père dont nous sommes les enfants !

Certes, il ne nous appartient, en aucune façon, de donner des conseils à l'illustre écrivain, dont nous analysons le plus beau des ouvrages, mais qu'il nous soit tout au moins permis de faire des vœux pour que la certitude définitive et inébranlable vienne remplacer à tout jamais, les indécisions douloureuses de cette grande âme en travail d'évolution.

Je termine les dernières pages de cet article par un rapprochement qui me frappe, rapprochement caractéristique que l'on peut établir et que j'établis entre notre voyageur et le récit de son voyage dans l'Inde, qu'estompée une teinte de pessimisme plus ou moins dissimulée.

Ce pessimisme du livre nous est expliqué par celui de son auteur et quoi de plus naturel en somme ?

Dès le début de son voyage Pierre Loti, qui connaît les cinq parties du monde et tous les océans qui les baignent, nous parle avec une sorte de

stupéfaction admirative de l'intensité de la lumière orientale qu'il constate dès son entrée dans la mer Rouge. Lumière merveilleuse, en effet, et toute spéciale qui, par la puissance de ses vibrations, semble parfois pénétrer la substance visible et révéler le secret de quelques-unes des propriétés de cette matière mystérieuse qui, suivant la déclaration des savants, finit par se résoudre dans la combinaison de deux virtualités associées qui s'appellent la force et le mouvement.

Et voilà que le poète visionnaire, sous l'irradiation de ce soleil torride dont la splendeur l'enivre, se laisse entraîner, par l'antithèse de l'un de ces contrastes qui hantent l'imagination des sensitifs, vers un monde d'idées inattendues. Il songe avec insistance à cette obscurité glaciale, sinistre, des espaces interplanétaires, à ce *Noir* insondable dont nous séparent à peine quelques zones de superficielle lumière et où roulent frénétiquement les astres qu'emporte une ronde vertigineuse, au sein des ténèbres éternelles... Et se *noir*, en plein soleil, l'obsède, le poursuit, en dépit de lui-même.

Eh bien, je retrouve le même phénomène dans la description de l'état d'âme qui vient de nous être raconté.

C'est dans tout l'éclat des vérités spirituelles que lui ont révélées les Sages que l'hôte de la petite Maison blanche se sent oppressé par le *noir* du doute, le *noir* des regrets qu'il évoque dans son passé, le *noir* de la mélancolie que lui inspirent les incertitudes de l'avenir.

Qu'il se rassure, l'artiste, le poète, le philosophe, le psychique affamé d'idéal...

Les ténèbres ne sont qu'illusion passagère.

La Lumière — seule, la Lumière divine, est l'éternelle RÉALITÉ...

ED. GRIMARD.

Un remarquable médium en Australie

Suite (1).

DISCUSSION DES PHÉNOMÈNES.

Le numéro d'août du *Harbinger of light* contient une excellente discussion critique, faite par X..., au sujet des remarquables phénomènes que nous avons rapportés, et qui se produisent en présence du médium C. Bailey. De ce dernier, X... dit : « Au cours de mes expériences, où pendant bien des années je me suis occupé d'une façon rigoureuse des questions psychiques, je n'ai jamais trouvé de sensitif plus disposé que M. Bailey à se soumettre à

(1) Traduit du *Light* du 26 septembre. V. les *Revue*s de septembre et d'octobre.

tous les moyens de contrôle, et j'ai entendu d'autres assistants émettre la même opinion ».

Sur la question de savoir si les phénomènes peuvent avoir été le résultat de la fraude, il dit que pendant les sept séances qui eurent lieu, voici quels furent les objets apportés : 14 pièces de vieille monnaie, 1 scarabée égyptien, 20 pierres précieuses, 3 moineaux vivants des jungles de l'Inde, 1 nid d'oiseau, 8 tablettes d'argile (la plus grande ayant $3\frac{3}{4}$ pouces de long, $3\frac{1}{2}$ de large, $\frac{5}{8}$ d'épaisseur) ; 1 journal arabe, 1 crabe de mer, 1 requin à museau plat d'un pied de long, 1 paquet d'herbes marines ruisselantes ; 1 gâteau nommé « Chuppatti » à demi-cuit, de 6 pouces de diamètre, 1 tas de terre d'alluvion, et enfin 1 cylindre en terre-cuite de $5\frac{1}{2}$ pouces de long, sur $2\frac{1}{2}$ de large et du poids de 2 livres 2 onces. En tout 54 objets.

Quant à la façon dont les recherches de garantie avaient lieu, voici comment on procédait :

« Quand nous avions tous pris nos places, le médium était influencé chaque fois par le « Dr Whitcombe ». Il se tenait debout au milieu des assistants, et deux, quelquefois trois d'entre eux, généralement des sceptiques, commençaient à le visiter de tous côtés en pleine lumière. On fouillait dans les poches de son habit, on en tâtait toutes les doublures, puis l'habit enlevé était plié et placé sur une chaise à côté de moi, où il restait pendant toute la séance. Ensuite le médium levait les bras de façon que l'on puisse opérer des recherches par la vue et le toucher dans le creux des aisselles ; deux paires d'yeux et de mains, au moins, examinaient de même ses mains et les intervalles de ses doigts. Puis, tandis qu'il avait toujours les bras étendus, on fouillait ses vêtements, on retournait ses poches, on examinait les doublures, on se rendait compte de l'impossibilité qu'il y eût des poches secrètes, on tâtait tout son corps, pouce par pouce, de la tête aux pieds, en pressant fortement, en appuyant intentionnellement et systématiquement, parfois en exécutant un véritable massage.

« Un jour que nous demandions à un des plus sceptiques parmi les investigateurs, s'il était satisfait, il nous répondit : « Satisfait ! je crois bien ! pas un brin n'a été omis ! » Et il ne pouvait en être autrement, ni sur la personne du médium, ni dans ses vêtements, ni jusque dans ses chaussures, rien n'échappait à nos recherches. Toutefois, on n'enleva pas les souliers du médium aux séances de Queen's Hall, mais ils lui furent retirés, ainsi que plusieurs de ses vêtements, dans les séances qui eurent lieu chez moi. Qu'on ne lui ait pas retiré ses souliers et ses chaussettes à Queen's Hall, cela ne peut avoir eu aucune conséquence pour deux raisons : d'abord parce que, après avoir fouillé le médium, on l'enveloppait dans un sac confectionné par nous, qui n'était pas un sac machiné, et qui était conditionné de façon à ne pouvoir être ouvert sans qu'on s'en aperçoive ; secondement, parce que, en admettant la possibilité que le médium ait caché de petits objets dans ses

souliers, dans ses chaussettes ou entre ses doigts, il lui aurait été absolument impossible d'y cacher les objets de moyenne ou de grande dimension qu'il nous donna ; par exemple : les tablettes d'argile, le crabe, le requin, le pesant cylindre en terre cuite de 5 $\frac{1}{2}$ pouces de long, sans parler des oiseaux vivants. Des talons de bottines creux, ayant des dimensions doubles de ceux de M. Bailey n'auraient pu contenir les deux oiseaux que nous reçûmes en une seule séance, l'un d'eux presque subitement. Mais, supposons l'impossible, supposons que ces oiseaux étaient stylés à rester chacun dans un talon de bottine, fait spécialement à cet usage par M. Bailey, comment le sensitif, enveloppé et étroitement lié dans un sac cacheté, aurait-il pu les en retirer ? D'autre part, si ces oiseaux avaient été cachés sur son corps ou dans ses vêtements, pourquoi n'ont-ils pas gazouillé pendant les recherches, comme ils le firent aussitôt après leur apparition ? sans compter qu'ils eussent été infailliblement tués par la façon dont nous fîmes les recherches.

« Il est donc évident qu'il faut chercher autre part que sur M. Bailey et dans ses vêtements, pour trouver l'endroit où il cache ses apports. Le seul endroit dont il puisse disposer serait donc la salle des séances, et les meubles qui s'y trouvent ; ou peut-être encore un endroit à proximité, à la condition qu'il puisse y avoir accès pendant la séance. Cela était prévu, puisque la chambre de Queen's Hall était retenue, avec table et chaises, seuls meubles qui s'y trouvent, visitée, fermée, et la clef dans nos poches avant que le sensitif sût où la séance aurait lieu ; les seules personnes qui pouvaient y avoir accès, en dehors des séances, furent M. R., notre secrétaire et moi, trois personnes résolues à prendre, et ayant pris, toutes les précautions possibles contre la fraude. En outre, il était impossible au sensitif de sortir de la chambre pendant les séances, car la porte était toujours fermée à clef et la clef dans nos poches. Il n'avait aucun moyen de se procurer une double clef, et en eût-il eu une seconde il n'aurait pu s'en servir sans risquer d'être découvert presque à coup sûr. De plus, il y a les séances de phénomènes physiques dans ma propre maison, où non seulement il fut dépouillé de ses vêtements qui ne lui appartenaient pas et qui avaient été visités auparavant, mais où encore nous avions pris la précaution de couvrir à l'avance le devant de la cheminée par une toile cachetée, d'opérer dans la chambre des recherches minutieuses, de fermer à clef et de cacheter la porte. Les scellés furent brisés, la porte fut ouverte au moment où nous pénétrâmes tous ensemble dans la chambre des séances, avec le sensitif vêtu entièrement de neuf, et que nous n'avions pas perdu de vue un seul instant depuis que les recherches les plus scrupuleuses avaient eu lieu. Pendant la séance il n'aurait pu ouvrir la porte avec une double clef sans être sûrement et immédiatement découvert, parce que le cercle des chaises sur lesquelles les spectateurs étaient placés était disposé en travers de la porte de telle façon que le sensitif ne pouvait approcher de la serrure. »

M. X... montre ensuite que les autres moyens de frauder sont inadmissibles, par exemple une entente entre le sensitif et un ou plusieurs des assistants, ou avec un compère ayant quelque moyen d'introduire du dehors des objets dans la chambre, ou un travail indépendant de quelque tricheur faisant partie du cercle, car M. Bailey, arrivant de Melbourne à Sidney, était inconnu de tous les assistants, et les conditions sévères adoptées rendaient toute entente, toute tricherie au moyen de compères impossible, « à tel point que, en ce qui concerne l'introduction subite et mystérieuse d'objets divers dans une chambre fermée, la théorie de la fraude est à tous égards insoutenable ». De plus quelques-uns de ces objets furent apportés dans la chambre des séances sous l'impulsion d'une pensée imprévue, à la demande de M. X...

« Pour la partie intellectuelle on ne peut juger de la fraude qu'en comparant les capacités normales du sensitif et celles dont fit preuve l'Intelligence prétendue étrangère. Une erreur, un mensonge délibéré même, ne prouvent pas la fraude du sensitif. Je ne puis douter que M. Bailey soit pendant les séances dans un état d'hypnotisme lucide, et d'inconscience absolue, si j'en juge non seulement à des signes physiques bien marqués, mais aussi à la transformation subite et complète de sa mentalité. Si je m'en réfère à ce qui a déjà été dit par M. R. et par mon fils (1), et à mes propres remarques sur les preuves d'intelligence indépendante que nous a données M. Bailey, chez moi, en plein jour, on verra que l'opinion que nous avons émise sur la lucidité de cette intelligence tranche absolument la question de personnalité distincte. L'érudition dont les guides firent preuve en ces occasions est, à tout le moins, étonnante, et ne peut être le résultat d'une simple teinture de connaissances tirée, par exemple, de la lecture d'une encyclopédie. Elle indique, comme mon fils le fait remarquer, une science précise, parfaite, résultant « du travail prolongé dans une seule branche du savoir ». Par le fait, le langage irréprochable, la sûreté d'expression des guides dans ces séances spéciales dépassent les capacités normales de M. Bailey à un degré aussi grand que le vol de l'aigle dépasse celui du dernier roitelet. Ainsi donc, pour la partie intellectuelle, aussi bien que pour la partie physique, la théorie de la fraude ne tient pas debout ».

L'écrivain s'adresse à lui-même encore d'autres questions, outre celles concernant la bonne foi du médium et l'authenticité des phénomènes, en particulier sur la véracité des affirmations des Esprits en ce qui les concerne eux-mêmes et au sujet des objets apportés occultement. On leur a fait des questions très nettes, et on a reçu des réponses satisfaisantes sur les points, au moins, qu'il a été possible de vérifier.

« Les affirmations des docteurs Robinson et Whitcombe concernant cer-

(1) Voir la *Revue Spirite* d'octobre.

taines phases de leur vie terrestre se sont trouvées exactes, autant que nous avons pu les contrôler. Quant aux objets apportés, je suis convaincu, après expertise, que les bijoux, monnaies et scarabée sont certainement authentiques. Je n'ai pas encore eu l'opinion d'un expert sur les tablettes, le cylindre (1), les écritures cunéiformes, et les prétendus hiéroglyphes ; je n'ai pas eu davantage l'occasion de vérifier ce qui concerne la prétendue mine d'or, mais j'espère y arriver. Pour les écritures cunéiformes je peux dire toutefois, que deux Syriens instruits, à qui j'ai montré le cylindre et les tablettes, sans leur dire un mot de leur provenance, ont déclaré immédiatement que c'était des caractères de vieille écriture syro-chaldéenne. Ils ont été très affirmatifs à cet égard. Quant à la momie que je possède quelques renseignements sont impossibles à vérifier, le seul renseignement facile à vérifier s'est trouvé exact. La momie provient bien de Thèbes. M. Bailey n'avait aucun moyen de le savoir, sauf peut-être par télépathie, mais, même en ce cas, ce serait une preuve de sa sensibilité.

Vérification. — J'apprends, après avoir achevé la traduction de l'article ci-dessus, qu'on s'est inquiété en Angleterre de vérifier, autant que possible, l'identité des « Guides » du médium Bailey. Le *Light* du 3 octobre contient la curieuse information suivante :

« Monsieur... Un des guides de M. Bailey, de Melbourne, le D^r Robinson, de New-York, dit avoir obtenu la médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres en 1851.

« C'est presque exact, car je trouve dans le *Year Book and Record* de cette Société (que son secrétaire m'a aimablement fait parvenir), que « le D^r E. Robinson, de New-York, a obtenu en 1842 la *Patron's* Médaille pour son travail intitulé *Recherches bibliques en Palestine* ».

LE M. TAYLOR.

—Il y aurait donc une erreur de date seulement. Mais, si le lecteur veut bien se reporter à la page 528 de la *Revue Spirite* de septembre, il constatera qu'il n'est fait mention d'aucune date dans le passage où il est question de la médaille décernée au D^r Robinson.

Le traducteur : G. BÉRA.

(1) L'authenticité du cylindre est bien douteuse, par la raison que les anciens Assyriens ne les faisaient *jamais en terre cuite*, mais en quelque matière dure qui permettait la gravure, puisque c'était des cachets. Oppert, le meilleur juge en ces questions, dit que les pierres employées pour les cylindres babyloniens sont : l'hématite, la sardoine, l'onyx, l'agate, la cornaline, le jaspé, la chalcédoine, le lapis-lazuli et le cristal de roche, toutes pierres très dures propres à la gravure. Il ne mentionne pas la terre-cuite, et pour cause. Il est vrai que, par exception, celui-ci paraît avoir joué le rôle de tablette plutôt que de cachet. (N. du trad.)

VIEILLES NOTES

(Suite).

XVII

C'est le samedi 8 avril que l'*Equateur* arriva vers 3 heures du soir à l'embouchure de ce beau fleuve du Tage tant chanté par les poètes. Tous les passagers étaient montés sur le pont ; Sagrin placé près de moi, les coudes sur le bastingage se mit à fredonner.

Fleuve du Tage
J'aime tes bords joyeux,
Vers ton rivage
Mon cœur revient heureux.
Rochers, bois de ces rives,
Echo, nymphes plaintives,
Ah ! quel beau jour,
Me voici de retour !

— Pas forte, ta poésie, Jacques ; pourquoi changes-tu ainsi les paroles que chante le Troubadour. Il exhale une plainte de douleur, alors qu'il va quitter pour jamais les bords du Tage... et toi tu te réjouis de revoir des bords que tu n'avais jamais vus.

— Eh ! bien, tu te trompes Léo, trouve bizarre, insensé même ce que je vais te dire, c'est incompréhensible pour moi-même, mais il me semble avoir déjà vu les eaux et les rives de ce Tage enchanteur et les paroles que j'ai fredonnées sont venues à mes lèvres d'elles-mêmes.

Que de gens, ont reconnu, avec la certitude intime de les avoir vus déjà des lieux qu'ils parcouraient pour la première fois. Ne serait-ce pas comme un réveil momentané au milieu d'un songe, ou comme une réminiscence d'une existence antérieure ? Voilà pourquoi j'éprouve, malgré moi, une impression difficile à exprimer, mais plus poignante, que je ne puis dire à l'aspect de cette terre et de ce fleuve qui roule de l'or.

— Oui, mon cher Jacques, tu me surprends depuis que nous sommes à bord. Tu rencontres une passagère qu'il te semble avoir déjà vue, pour laquelle tu ressens tout de suite de l'amitié respectueuse, au lieu de l'amour qu'elle inspire à d'autres et tu vois ici surgir à tes yeux, un décor dans lequel tu as déjà paru comme acteur.

Tout cela me trouble et je me demande si tu n'es pas le jouet de ton imagination poétique.

— Non, Jacques, ma mère m'a conté plusieurs fois que, dans sa jeunesse, une de ses amies envoyée en Espagne, chez une parente, plongea dans la

stupéfaction tous les voyageurs de la diligence, qui l'emportait en leur assurant qu'elle connaissait la route, donnant deux fois le nom de villages que l'on devait traverser et annonçant une heure d'avance que le coche allait traverser un bois et qu'elle reconnaîtrait la croix et le carrefour où des brigands avaient attaqué la diligence et rançonné les voyageurs. — Y a-t-il longtemps que vous fîtes ce voyage ? lui demanda-t-on. — Mais, je ne me rappelle pas. — On crut que, tout enfant elle avait été frappée par ce souvenir ineffaçable, mais en débarquant à Valladolid, sa tante étant venue l'attendre à la descente de la voiture, les voyageurs lui racontèrent ce qui s'était passé en la priant de leur dire si cette demoiselle était déjà venue en Espagne.

« — Jamais, répondit la tante, ni sa mère qui est ma propre sœur. »

— Et chacun s'émerveilla, sans comprendre la cause de cette clairvoyance chez cette jeune fille.

Et ma mère ajoutait toujours après cette histoire : « Mon amie morte depuis longtemps, nous affirmait qu'elle avait vécu déjà ; j'en souriais alors, mais depuis longtemps j'ai beaucoup réfléchi, et je pense qu'elle avait peut-être raison. »

Là, s'arrêta notre entretien, nous passions devant la vieille tour carrée de Belem qui renferme plusieurs tombeaux de rois de Portugal et Sagrin la salua comme une vieille connaissance.

Notre passagère qui était venue près de nous, sa jumelle à la main, ne pouvait se lasser d'admirer l'aspect pittoresque de Lisbonne, bâtie en amphithéâtre et que nous allions parcourir avant une heure, les passagers étant autorisés à débarquer et à passer la nuit à terre, car l'*Equateur* ne devait repartir que le lendemain dimanche vers midi.

A peine a-t-on mouillé devant les quais, que de longues chaloupes viennent prendre les passagers heureux de sentir bientôt la terre ferme sous leurs pieds impatients de fouler le plancher des chèvres.

Dans notre bateau chargé à couler, avaient pris place, Mme Berthon avec Mesdames Toulé, Maurer et nos camarades.

« — Parlez-vous portugais, capitaine Sagrin ? — Non, Mesdames, mais j'ai dû le parler, répondit en souriant mon ami qui semblait continuer son rêve, Dauvil qui a une aptitude toute particulière pour les langues doit savoir quelques mots de la divine langue du Camoens. »

— Hélas, non, je ne sais pas un mot de Portugais et je n'ai lu des *Lusiades* qu'un ou deux chapitres, mais si le Portugais est aussi facile que l'Espagnol, je comprendrai peut-être. — Alors, vous parlez Espagnol ? — Moi, pas davantage, Mesdames, mais on m'a assuré qu'en ajoutant des o, des i et des a à la fin des mots, on se fait tout de suite comprendre en Espagne : ainsi, pour demander un bon hôtel, je dirai : bono hotello ? — Othello ! mais, c'est du Shakespeare, dit Maurer en riant. — Enfin, nous allons voir comment s'en

tirera notre cicerone. Nous avions quitté le bord après le dîner, et l'on se demandait comment on passerait la soirée sans ennui. J'avisai à la porte d'un théâtre une grande affiche jaune qui étalait en énormes caractères : *Duas Orphéas*, et je rejoignis en courant nos compagnons de route : Vous savez, leur dis-je ce qu'on donne ce soir au théâtre : *Les deux Orphéas*.

Ce titre ne disant rien à l'esprit d'aucun d'eux, on décida qu'on irait au Cirque où l'on annonçait une troupe française. C'est là que j'appris qu'au théâtre on jouait : *les deux orphelines* et non *les deux Orphée*. Je fus le premier à rire de mon erreur de traduction et je me promis d'apprendre quelques phrases de Portugais pour mon prochain voyage.

Comme nous n'avions pas eu la sage précaution de retenir des lits dans un hôtel, avant d'aller au théâtre équestre, nous eûmes beaucoup de peine à en trouver passé minuit, d'autant plus que notre gaieté semblait troubler le repos des bons habitants de Lisbonne, dont la bonne humeur est devenue proverbiale. Nous chantions pourtant à tue tête.

Les Portugais
Sont toujours gais.
Gaiement de la sorte
Ouvrez-nous la porte
Pour l'amour de Dieu.

Et partout on nous répondait ce qu'il était facile de traduire, sans être polyglottes : « Plus de chambres, plus de lits. »

Enfin, dans « *una rua sombra* » nous découvrîmes un bel auvent doré, dénongant à nos yeux, l'hôtel de Francfort, dans lequel nous eûmes la bonne fortune de trouver, non des chambres, mais des dortoirs. Les dames suivirent une vieille duègne qui semblait dire : femmes de bien passez à droite... Passez à gauche, hommes de mal.

Sagrin, le lieutenant Jarnouski et moi dûmes partager la même chambre où chacun dormit là, sans penser que Lisbonne s'amuse parfois à écraser ses habitants sous ses décombres à l'aide de terribles tremblements de terre.

Le matin du dimanche qui était celui des Rameaux, on commença par se rencontrer à la salle à manger, sorte de vaste cuisine, où chacun réclama de ce bon chocolat, comme on n'en mange, paraît-il, qu'à Lisbonne, dont la renommée, pour la préparation du cacao dépasse celle de Madrid... Que l'on juge, tout au moins, du soin que nos marmitons portugais mettaient à le préparer. Dans sa tasse Mme Toulé trouva une grosse mouche, et dans la mienne, une énorme bouchée de bœuf qui, tentant de changer ce chocolat en Liebig, y tenait une place exagérée. Voilà le souvenir le plus cruel que mon estomac ait emporté des bords du Tage. Ces dames nous entraînèrent ensuite à la messe, dans une petite église française, où je causai un réel effroi en glissant doucement à l'oreille d'une jolie fille agenouillée : « Priez pour

moi, Mlle Clara ? — Oh Capitaine, que vous m'avez fait peur ! — Allons, Mademoiselle, reprenez votre prière et demandez pour les pauvres passagers la protection d'un saint bon enfant qui leur assure une heureuse traversée.

Une promenade en voiture avec Sagrin, Mme Berthon et les Maurer, nous donna une idée de la beauté de Lisbonne, de ses places et de ses monuments.

Le repas du matin, nous ayant suffi pour apprécier l'art culinaire pratiqué d'une manière si hétéroclite à l'hôtel de Francfort, nous eûmes d'un commun accord, la bonne idée de rentrer à bord pour déjeuner.

Pendant que nous étions encore à table arriva une famille française nombreuse, composée du père et de la mère et de 3 ou 4 filles qui avait, dû débarquer à Lisbonne, à l'un des voyages précédents, l'une des demoiselles Lepetit ayant été souffrante.

« De jolies filles, nous dit Thorel, puis, soufflant plus bas, et bien dotées !... Ne demandent qu'à trouver des maris, s'en vont à Rio de Janeiro. »

— Voilà votre affaire, Jarnouski, dis-je à un grand et beau lieutenant que j'ai déjà nommé, mais, vous savez, il est urgent que vos batteries soient rapidement et habilement dressées, du coup d'œil, et que la victoire vous soit assurée.

Et je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant que les travaux de siège furent si bien menés par le beau lieutenant, que cinq jours après, en arrivant à Dakar, l'une des demoiselles Lepetit, une jolie personne, s'était fiancée au bel officier de tirailleurs Sénégalais.

Mais hélas tôt souffla le vent

Il remporta la feuille et le serment.

Le sable du désert, le simoun, l'absence, tout se réunit pour éteindre un rêve qui ne devait pas durer... J'ai revu Jarnouski, dix ans après, beau capitaine et toujours célibataire.

— Comme le paquebot allait quitter Lisbonne, une embarcation du port se détachant du quai amena à bord un jeune homme blond, monocle à l'œil, rosette multicolore à la boutonnière, qui, pénétrant dans le salon, fit le tour des tables, dévisageant tous les passagers, avec un air d'inquiétude et ressortit, sans avoir dit un mot, ni salué personne. « En voilà un drôle de type, dirent plusieurs dames. Que cherche-t-il ? — Ça, dit le capitaine d'artillerie Surgy, c'est un détective qui cherche un coupable parmi nous ; qu'il se cache, s'il est là ! ou bien, au contraire, quelque « rastaquero » qui fuit des créanciers et vient s'assurer qu'il n'en trouvera pas à bord. »

On entendit au même instant la voix de ce jeune inconnu, donner aux matelots de l'embarcation, l'ordre de monter ses bagages. « Mon sabre, prenez bien garde à mon sabre, » dit-il d'un ton affecté et plus élevé.

Une heure après le départ de Lisbonne, chacun savait qu'il s'appelait Georges Meiller. Il vint se présenter à chacun des officiers, se disant élève de Saint-Cyr, détaché comme capitaine, officier d'Etat-major près du

Khédive. Il arrivait du Caire, en traversant l'Espagne et était envoyé, disait-il en mission particulière à Rio de Janeiro. Le lendemain, il appela tour à tour, chacun de nous dans sa cabine, pour nous faire admirer quelques armes de prix et son sabre tout neuf, comme un enfant qui voudrait rendre jaloux ses petits camarades en étalant ses jouets devant eux.

Sagrín sortant de chez lui, me dit : « Jamais ce petit Juif, car c'en était un, n'a été officier, et s'il est allé à Saint-Cyr, ce ne peut-être qu'au titre étranger. » Très familier comme les gens de sa race, quand ils n'ont pas besoin de se faire humbles, ce Meiller était après deux jours le camarade de tous les passagers, le galant de toutes les dames.

Il flaira une bonne affaire autour des demoiselles Le Petit qui s'engouèrent promptement de lui, mais surent établir par la suite, une barrière respectueuse entre elles et ce fils de Moïse, comme elles l'appellaient.

A la suite de compliments d'éducation douteuse, Mme Berthon le traita poliment, mais de telle façon qu'il se contenta, par la suite, de la saluer de loin sans plus oser s'en approcher. Il parut avoir gagné les bonnes grâces de la Diva Gavotti à qui il apporta son sabre et ses décorations exotiques avec une belle photographie où il était représenté en brillant officier d'Etat-major ; un joli cheval tenu à l'écart par un bel Egyptien, prouvait la prudence de notre jeune capitaine qui avait tenu à poser sans bouger. Il offrit cette image à la belle chanteuse italienne qui échangea avec lui sa photographie faite dans l'un de ses plus beaux rôles. Cette bonne diva ne cachait pas ses préférences pour mon ami Sagrin, qu'elle appela un jour, comme il passait devant sa cabine et lui offrit également son portrait. Je sus depuis qu'elle en avait distribué à plusieurs passagers. Pour une diva italienne, cela ne tire pas à conséquence, dit malicieusement notre passagère.

Un jour que notre loquace petit Juif vantait ses prouesses à Saint-Cyr, Jarnouski lui demanda ex abrupto les noms des camarades de sa promotion sortis dans l'Infanterie de Marine ; or, ils étaient 34, cette année là et, fort embarrassé d'une question imprévue, il rougit et n'en put nommer aucun.

— Vous n'êtes qu'un hableur, lui dit l'employé des Postes, lui riant au nez. Furieux, Meiller lui cria : « Monsieur, vous me rendrez raison de cette insolence. »

— Quand vous voudrez, lui répondit Duteil, ce qui vous donnera l'occasion de sortir votre beau sabre de son fourreau. — Non, Monsieur, nous nous battons au pistolet, sachez que je fais mouche à tout coup sur un as de cœur à vingt pas.

— Alors, je demande le canon, répliqua l'homme des lettres, je sors de l'artillerie et à 5000 mètres, je mettais toujours dans le panneau.

Nous eûmes le tort de prendre cette affaire au sérieux, et il fut arrêté que ces messieurs se battraient à Dakar, une heure après le débarquement.

Mais le petit Juif sentant que la chose avait pris une tournure fâcheuse, pria Sagrin d'arranger la chose, ce qu'il ne demandait pas mieux, je l'avoue, et le soir, à dîner l'affaire se régla bruyamment : l'arme adoptée fut la bouteille de Champagne. Il en fut déchargé un panier aux frais du Khédive sans doute et la bonne humeur reparut avec la liqueur mousseuse.

Une belle et tiède soirée réunit tous les passagers sur le pont. Sagrin assis près de Mme Berthon la pria de nous réciter des vers qu'elle disait fort bien et mon ami nous chanta ensuite deux romances de cette voix que j'avais entendue si souvent avec plaisir. Jamais je n'avais trouvé notre voisine si charmante et le portrait que j'en ai conservé, est resté bien présent à ma mémoire.

De grandeur moyenne, sa taille était admirablement prise dans une robe noire, qui faisait ressortir son corsage opulent et gracieux. Sa tête expressive était attachée à des épaules admirables, un simple ruban de velours entourait son cou sans aucun médaillon, tel que je le revis depuis, dans un portrait qu'elle adressa plus tard à Sagrin. Sa bouche fine était empreinte d'un sourire légèrement malicieux. Ses yeux noirs et brillants donnaient à son visage une expression d'intelligence très fine, mais pleine de bienveillance.

— Comment se fait-il, lui demanda Sagrin, qu'une familiarité pleine de respect liait déjà à cette aimable femme, que votre belle chevelure soit sitôt sillonnée de quelques fils d'argent, ma mère n'en a pas un et elle a 50 ans. Vous avez dû pleurer déjà ?

— Oh! Capitaine, lui répondit-elle, votre question m'émeut plus que vous ne pourriez le croire et je sens que je puis aujourd'hui vous conter un rêve que je fis, il y a deux ans. Puis, se plaignant de la fraîcheur du soir, elle pria Sagrin de couvrir ses épaules d'une pélerine de soie, qu'elle tenait sur ses genoux et manifesta le désir de marcher un peu. Sagrin la suivit avec empressement et voici ce qu'elle lui raconta.

— Si vous ne croyez point que notre âme soit indépendante de notre enveloppe mortelle, si vous doutez des avertissements qui nous sont donnés pendant le sommeil, je vous prie, Capitaine, de n'accorder aucune valeur au récit d'un rêve que je fis, il y a deux ans, et qui est resté gravé en ma mémoire et je ne vous ennuierez point en vous le racontant, mais, si vous croyez à ces mystérieuses communications de nos amis de l'au-delà, veuillez m'écouter.

— Avec la plus respectueuse attention, parlez, Madame.

— Voilà : C'était au mois de mars 1874, j'étais alors confiante en la fortune, en mon bonheur, j'ignorais la situation commerciale de mon bien aimé mari, je m'étais endormie ce soir-là calme et tranquille, et ce rêve me découvrit l'abîme qu'il avait creusé sous nos pas. Il était devant moi et me disait à quelles affaires hasardeuses qui auraient pu l'enrichir, il s'était livré.

Il m'en découvrait le résultat aussi terrible que subit. Une catastrophe épouvantable avait englouti en moins d'une semaine notre fortune, notre bonheur ; notre honneur restant sauf mais à quelles dures conditions il fallait tout abandonner. Mon mari qui avait un caractère trempé comme l'acier et plein de courage, me priait de lui pardonner, il partirait pour l'Amérique, et me jurait de travailler à refaire notre fortune.

C'est alors, que continuant mon songe, je vis entrer un étranger dans la chambre où je sanglotais, en regardant mon mari effondré dans sa douleur, ce nouveau venu, grand, mince, plein de prévenance, passa entre nous, et mon mari disparut. « Ayez confiance, me dit cet inconnu. Comptez sur la parole d'un capitaine. Pourquoi, me dit-il, des fils d'argent sillonnent-ils votre chevelure noire, vous êtes jeune cependant ; ma vieille mère n'en a pas encore. Vous avez donc beaucoup souffert, beaucoup pleuré ?... Puis un nuage nous enveloppa. Et je vous révis comme aujourd'hui, car c'était vous. J'allais partir, j'allais retrouver celui qui avait causé ma douleur et notre séparation et vous m'adressiez de bonnes et douces paroles... C'est si loin, si loin disais-je.

« Soyez sans crainte, me dites-vous encore, je vous serai envoyé de nouveau et j'écarterai le danger de vous. »

Eh bien, cher capitaine Sagrin, c'était vous, je le répète, et depuis lors, mon rêve s'est accompli en tous points.

A mon réveil, mon pauvre mari me révéla tout ce que m'avait appris ce rêve, ses entreprises folles, notre ruine, ses projets de départ, son voyage, nos deux ans de séparation, son travail couronné de succès, son appel pressant, mon embarquement... et vous, vous, capitaine que je revois à bord, serais-je donc menacée de quelque danger ?

— N'en croyez rien, madame et douce amie, car je sens que j'ai le droit de vous donner ce tendre nom qu'aucun désir ne ternira.

— Je n'ai pas tout dit, Capitaine, mais cela est si invraisemblable que je n'ose croire aux dernières paroles que vous me dites dans ce rêve, en me prenant la tête et en mettant sur mon front un chaste baiser. — Ne le dites pas madame, c'est un secret sans doute, ensevelissez-le, mais sachez qu'en vous voyant à bord du petit vapeur qui nous porta de Bordeaux à Pauliac j'ai dit tout bas à mon ami Léopold : La vue de cette dame m'a troublé, il me semble l'avoir vue déjà, l'avoir aimée peut-être.

Où ? quand ? madame... Vous voyez que tous les deux, nous avons rêvé ! — Et Sagrin reconduisit Mme Berthon jusqu'à l'escalier qui descendait à sa cabine — puis il vint me raconter ce que vous venez de lire.

(A suivre).

LEOPOLD DAUVIL.

A celui qui pleure

Tu m'as chère chez les morts.
Me voici ; je viens à ta voix. Je
n'habite pas le sein de la terre.
ORPHÉE.

— Ame en deuil, que viens-tu chercher au cimetière ?
Le douloureux frisson des bonheurs révolus ?
L'obscuré loi qui va transformant la matière ?

— Je viens porter des fleurs à Celle qui n'est plus.

— Tu viens porter des fleurs à de la pourriture ;
Des couleurs à ces yeux vides de tous rayons ;
De l'encens à ce nez camard ; une parure
À ce sein dont la chair pue et tombe en haillons.

Tu viens porter des fleurs à cette tête blonde ?
Prends garde ! Ces cheveux que caressait ta main...
Vois ! dans leurs réseaux d'or grouille la larve immonde.
Ah ! remporte tes fleurs et rebrousse chemin !

Va-t-en ! va-t-en ! Ici, rien ne reste plus d'Elle ;
Rien ! qu'une infection où fourmillent les vers.
Fils de l'humus, ce corps y retourne, fidèle,
Pour mettre plus de fleurs sur les rameaux plus verts.

*
*
*

Non, celle qui t'aimait n'est pas ici, te dis-je.
Non, elle n'est pas morte ; et si tu veux parfois
Retrouver tout à coup, comme par un prodige,
La clarté de Ses yeux, le charme de Sa voix,

Va, lorsque la nuit tombe, errer dans ces allées
Où vous vous promeniez sous la douceur des soirs,
Où l'amour s'exhalait de vos âmes mêlées,
Comme un même parfum fume en deux encensoirs.

Loin du bruit, dans ce coin d'ombre où tu te recueilles,
Tu La retrouveras, tendre comme autrefois.
Charmant comme autrefois, au murmure des feuilles
Se mêlera le timbre adoré de Sa voix.

Alors une allégresse exaltera tes moelles :
Plus de deuil ! plus d'effrois ! l'Amour ! l'Amour vainqueur !
Elle sera là, toute ; et des lueurs d'étoiles,
Rayonnant de Son âme, éclaireront ton cœur.

Car tes yeux, par delà toutes formes frivoles,
 Verront l'être réel évadé du linceul,
 Et tu sauras combien tes larmes étaient folles,
 Qu'Elle n'est point partie, et que tu n'es point seul.

S. HENRIQUET.

Vichy, Juillet 1903.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

L'AU-DELA ET LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

Après la mort, qu'est-ce qui suit ?

Le mystique Oriental prétend avoir acquis suffisamment de connaissances pour pouvoir affirmer que « la forme humaine divine » continue à être aussi divine dans l'au-delà qu'elle l'était durant la vie terrestre. De leur côté, les spirites convaincus disent que ce problème a été résolu depuis plus d'un demi-siècle par les phénomènes nombreux et variés émanant du monde des Esprits ; mais, ni les uns ni les autres ne semblent avoir envisagé la question à son vrai point de vue, ni avoir tenu compte du fait naturel, que la forme est, et a toujours été, le produit des conditions dans lesquelles les êtres et les choses se sont trouvés. Nous n'ignorons pas, en effet, qu'à chaque instant de la vie, des êtres microscopiques ayant des formes organiques naissent et se transforment ; et nos instruments d'optique les plus parfaits n'ont jamais pu découvrir le plus petit espace qui ne soit occupé par quelque être vivant. La science nous apprend, en outre, que nous absorbons, par l'aspiration de l'air et par la nourriture, des milliers de microbes que nous assimilons et dont la forme première disparaît pour en revêtir une nouvelle.

Et pourtant, malgré ces vérités, il existe un grand nombre de personnes qui croient à l'immutabilité de la forme humaine. Or, si nous admettons que cette forme persiste après la mort, nous sommes forcés d'admettre de même que toutes les formes constituantes de la première doivent survivre aussi ; car il est impossible d'accepter l'une des propositions du syllogisme sans accepter les autres. L'Ego pourra survivre et les phénomènes spirites le démontrent ; mais là n'est pas le but de nos recherches ; ce que nous voulons prouver, c'est la forme nouvelle qu'affecte l'être, quand il passe d'un milieu dans un autre.

De même qu'il serait absurde de soutenir que les êtres organisés de tous les mondes imaginables, doivent avoir les mêmes organes et être composés des mêmes éléments chimiques, de même serait-ce une erreur de croire que

l'homme, en passant de vie à trépas, ait conservé intacte son enveloppe mortelle.

« Ceux qui veulent, a dit Plutarque, que les estres animés des aultres mondes aient toutes les choses nécessaires à la naissance, vie, nourriture et entretien qu'ont ceulx de par ici, ne considèrent pas la diversité grande et inégalité qui est dans la nature, là où il se trouve des variétés et différences plus grandes entre les estres les uns des aultres. Tout ainsi comme si nous ne pouvions approucher de la mer, ni la toucher, en ayant seulement la veue de loing, et entendant dire que l'eau en est amère, salée et non beuvable, qu'elle nourrit de grands animaux en grand nombre et de toutes les formes, dans son fond, et qu'elle est toute pleine de grandes bestes qui se servent de l'eau ne plus ne moins que nous faisons de l'aër, il nous serait avis qu'on nous conterait des fables et des nouvelles étranges controuvées et faites à plaisir. Ainsi semble-t-il que nous soyons disposés envers la Lune et aultres mondes, dis croyant qu'il y ayt aulcun homme qui habite là. »

Ceci étant posé et admis que la vie de l'au-delà est un pas de plus fait dans le progrès hiérarchique de l'existence, il est évident que, puisque les sens servent de moyens d'adaptation au milieu pour lequel nous sommes créés, les organes de destruction et de torture qui ont servi pour cette terre doivent disparaître par l'œuvre de la mort et être remplacés par des organes qui sont plus subtiles et moins matériels.

Entrons maintenant un peu plus avant dans le domaine de l'inconnu et voyons comment se comporte à notre égard, dans le monde des Esprits, les être aimés qui nous y ont précédés ; voyons, si, comme l'affirment tant de savants de tous les pays, les phénomènes obtenus depuis plus d'un demi-siècle, les matérialisations, l'écriture automatique, les apports, les photographies etc., sont, en effet, des manifestations authentiques des Esprits, ou si, comme le prétendent, d'autre part, un grand nombre de sceptiques et d'incrédules, tout cela n'est qu'une illusion, ou tout au plus une émanation fluidique des mortels, soit du médium, soit des personnes présentes aux séances ; un simple reflet de la mémoire. Faut-il admettre, avec ces derniers, qu'avec la forme nouvelle s'évanouissent les souvenirs des choses d'ici-bas ; que chaque pas fait vers le progrès éloigne l'esprit de son berceau primitif et lui fait perdre la trace de ses rapports avec nous ? Le fil d'Ariane se serait-il brisé entre nos doigts, en épaississant les ténèbres qui nous entourent et nous montrant notre impuissance à dévoiler ce mystère ?

Je n'affirme rien ; je ne suis que le divulgateur d'une théorie que chacun peut apprécier selon ses vues et ses sentiments.

Voici ce qu'en pense Dawbarn, le philosophe de la Californie.

Nous affirmons, dit le grand penseur, que si la forme est subordonnée aux conditions durant la vie terrestre, elle doit l'être de même aux conditions

nouvelles que la mort crée et qui échappent à nos sens physiques. Les esprits ne peuvent donc pas, quand même ils le voudraient, devenir nos maîtres, ni rien nous dire de ce qui les concerne ; car c'est là une leçon que les mortels ne peuvent apprendre. Et l'esprit qui revient dans nos limites sensibles, de vient lui-même moins qu'un esprit, par ce retour dans notre atmosphère. Je m'explique.

Nous savons que depuis le microbe jusqu'à l'homme, toute forme est composée de certaines unités. Ces unités sont infiniment petites, mais cependant elles sont unies en formes moléculaires qui se réduisent en pièces par l'œuvre de la mort. Il est impossible que ces mêmes unités se reconstituent dans l'au-delà, parce que les conditions ont changé. Or, n'oublions pas que l'homme, de même que le microbe, est quelque chose de plus qu'une forme externe. L'un et l'autre ont des organes internes, formés aussi d'un mélange d'unités ; mais ces unités comprennent et déterminent l'expression entière de la vie que nous nommons « identité ». Nos goûts et nos desirs sont aussi bien subordonnés au milieu dans lequel nous vivons, que les formes des organes à l'aide desquels ils se manifestent dans la vie terrestre. Altérez la forme d'un organe, ou encore enlevez-le et vous obtenez un être différent ; telle est l'œuvre de la mort.

Il se produit, dans ce cas, un nouveau groupement moléculaire qui provoque, comme de raison, l'apparition d'une nouvelle personnalité, car toute personnalité est l'expression de l'union moléculaire d'unités en formes déterminées. Si des organes nous manquent dans l'autre vie, il en résulte que la forme ne peut plus être la même.

Le premier changement important dont l'esprit s'aperçoit, c'est que, quoi qu'il puisse peut-être voir ou sentir la forme de quelqu'ami mortel, il lui est impossible de lui manifester sa présence ; car les sens qu'il possédait durant sa vie terrestre se sont évanouis pour lui. Maintenant, il traverse d'une manière inconsciente la matière qui, hier encore, était pour lui solide au toucher. Il contemple donc sa nouvelle forme et cherche à se rendre compte du changement qu'il a subi. Il sent que son intelligence a progressé, mais qu'elle doit se manifester par d'autres moyens. Ce ne sont plus les mots mais les pensées qui sont le véhicule des communications entre esprits.

La faculté de transmission de pensée vaguement décrite par la télépathie dans la vie terrestre devient, dans le nouvel état et la forme nouvelle, prédominante pour l'esprit. Sa vue et son ouïe sont hors de pair avec ces mêmes sens terrestres, car le mouvement vibratoire des deux états n'est plus le même.

La transition de vie à trépas entraîne naturellement avec elle un changement de forme à la fois externe et interne ; c'est-à-dire que toutes les autres formes constituantes de la forme humaine se modifient avec elle. Cepen-

dant, il est important de prendre en considération qu'un tel changement n'est pas en lui-même progressif. Ainsi, par exemple : Voici de la glace solide. Si on désire en changer les vibrations, cela ne peut être fait que graduellement, un degré à la fois. Il advient ainsi un moment où la glace perd sa solidité et peut à peine être appelée « de l'eau ». Elle est alors dans un état intermédiaire dans lequel elle doit rester jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment changée pour être de l'eau. Le même phénomène se produit partout où la Nature opère ses merveilleuses transformations. Comme de raison, cet état intermédiaire persistera si, pour une cause quelconque, le changement continu de vibration se trouve arrêté. Cette glace doit ou continuer son état de décomposition et devenir de l'eau, ou persister dans son état intermédiaire. Mais dans le cas de l'homme et pour autant qu'il nous est permis de l'admettre pour toute vie animale, le retour sur cette terre, quand une fois la vibration de la mort a cessé, est devenu impossible. Toutefois, le progrès ne peut être arrêté ou devenir lent au point que l'état intermédiaire, dont nous venons de parler, puisse se continuer indéfiniment.

Dé même que la glace, la forme humaine passe dans la période intermédiaire. Cet état pour l'homme peut n'avoir qu'une durée momentanée ou il peut se prolonger indéfiniment. Cela dépend uniquement de la continuité du changement que nous appelons « progrès ». Et, naturellement, chaque degré de changement emporte avec soi la forme loin de la vie terrestre et des vibrations de sa vieille forme mortelle.

Mais, supposons un instant que ce changement ne se continue pas, qu'arrive-t-il ? — La réponse est claire et logique.

Puisque la forme humaine, selon la loi naturelle, ne peut reprendre sa forme mortelle et ne remonte pas vers la forme spirituelle, elle doit nécessairement rester dans l'état intermédiaire de matière vibratoire.

Elle est devenue quelque chose qui, à nos sens mortels, n'est ni matière, ni esprit, et cette forme est la plus rapprochée de son ancienne vibration ; elle est dans l'erraticité et se meut au seuil des deux mondes. Et c'est en cela que consiste la vraie essence des phénomènes spirités que nous devons comprendre parfaitement, si nous voulons résoudre le problème et savoir pourquoi les Esprits qui planent dans des sphères plus éthérées ne peuvent revenir jusqu'à nous et nous révéler quelle est leur mission dans le monde nouveau.

(A suivre).

PROF. C. MOUTONNIER.

Une statue ensorcelée (1)

(Suite)

L'horloger qui, chaque quinzaine, montait nos pendules (M. Ouvrard) s'était jadis occupé de somnambulisme, crut reconnaître dans notre bonne un sujet accessible aux influences magnétiques et lui proposa de l'endormir.

Quelques minutes suffirent pour obtenir cet état de prostration et d'insensibilité qui caractérise le sommeil magnétique. Si cette première fois les réponses de Marie furent inintelligibles, elle ne tarda pas après quelques séances à s'exprimer très clairement et même avec volubilité.

En l'état où nous tenaient les évolutions de la statuette, on comprendra aisément que la première question posée à la somnambule devait être celle-ci : « Voyez-vous qui fait remuer la Vierge ? »

« Je le vois, répondit-elle, il est près de moi, à genoux en prières. C'est « un homme vêtu d'une redingote marron, tenant à la main un livre recouvert « d'une étoffe noire. Je ne vois pas sa figure. J'aperçois seulement un peu « ses favoris, car il me tourne le dos. »

Pendant plusieurs jours, les réponses sur ce sujet restaient les mêmes. Mais ayant insisté pour connaître le nom de l'homme en prières la somnambule répondit : « Je suis le père de Madame. »

Cependant cette assertion fut contredite bientôt par une déclaration plus explicite.

Obtenir le sommeil magnétique, chez Marie, était si facile, que m'ayant demandé de l'endormir, j'y parvins sans autres notions que d'avoir assisté aux séances précédentes, mais il me fut impossible de la réveiller et je dus envoyer à la recherche de l'horloger, espérant qu'il me sortirait d'embarras. Il arriva ; mais ses efforts furent inutiles.

La somnambule se moquait de nous et plaisantait sur l'embonpoint de l'horloger.

Ce fait est déjà à remarquer, en ce sens qu'il contredit l'opinion trop accréditée que le sujet subit la volonté du magnétiseur ; mais ce qui va suivre révèle un phénomène bien autrement intéressant.

Marie ne parla plus alors de sa propre autorité. Un esprit s'étant substitué à sa volonté déclara que tous nos efforts pour réveiller la somnambule seraient inutiles.

« Je suis bien, ici, disait l'Esprit, et il me plaît d'y rester. Seulement, « à quatre heures, j'ai besoin d'être ailleurs ; alors la somnambule se ré- « veillera d'elle-même. Ayez la patience d'attendre. »

(1) Extrait de « Les Phénomènes psychiques » par Maxwell. Voir le numéro d'octobre.

En effet, à l'heure indiquée, au moment même où la pendule disait quatre heures, la somnambule se frottait les yeux et revenait à l'état normal.

A dater de ce jour, la somnambule resta constamment sous l'influence des Esprits qui s'emparaient d'elle, pendant son sommeil. C'est ainsi qu' aussitôt endormie, l'Esprit disait :

« Je n'ai que quelques instants à rester. » Et, le délai passé, Marie se réveillait sans aucune intervention.

Durant ces conversations, plus ou moins longues, l'Esprit affectait de m'appeler son fils. Ses avis, ses conseils étaient empreints d'une grande bienveillance et surtout profondément religieux. Il était incontestable que, par un phénomène inexplicable, les facultés de Marie étaient remplacées, pendant ces communications, par un Esprit, dont il était impossible de reconnaître la supériorité, que révélaient et le niveau de la discussion, et le choix des expressions.

Le pressant un jour de s'expliquer, je lui demandai résolument : « Mais qui êtes-vous donc ? »

— « Je suis celui que tu voulais recevoir à coups de fusil, lorsque je frappais à ta porte à une heure du matin ! »

Notons que la somnambule ignorait absolument ce fait puisqu'elle n'était pas à notre service à l'époque où se produisit l'étrange visite.

De son côté, la Vierge ne chômait pas et continuait à tourner cinq à six fois par jour.

Les bons avis de l'Esprit, la pureté de ses principes m'intéressaient certainement ; mais, je l'avoue, la statuette m'occupait davantage. N'étais-je pas en face d'un fait tangible, indéniable et, aussi rebelle que voulait se montrer ma raison, je frappais du pied en répétant : « Et pourtant elle tourne ! »

Toujours en garde, même contre l'évidence, je me donnai la satisfaction d'emprisonner la Vierge, mais de façon à pouvoir constater ses évolutions.

Je fis construire, rue Bouquière, une niche en tîl de fer enveloppée d'une gaze très transparente et, la scellant au mur, je cloîtrai solidement la statuette.

Mon travail terminé, je quitte la chambre. Aussitôt un coup formidable retentit. J'accours, tout a disparu ; seul le piédestal est à sa place. La Vierge, projetée sur mon lit, est retrouvée enveloppée dans l'édredon, tandis que l'armature gît dans la ruelle.

Mes précautions ayant déplu, je me gardai bien de les renouveler. Consultée sur ce fait, la somnambule, ou plutôt l'Esprit agissant en elle, dit : « de ne jamais toucher à la Vierge et de la laisser là où elle serait transportée », ajoutant « que celui qui l'enlevait de son piédestal saurait bien l'y replacer. »

La recommandation fut suivie ; mais un jour advint que la statuette disparut. Mme Vergniat, revenue de ses frayeurs premières, se mit activement à sa recherche, et, après avoir bouleversé la maison, la retrouva dans un placard, derrière le lit des enfants. Ce placard, dissimulé par la tapisserie, n'avait jamais été utilisé et nous n'en soupçonnions pas l'existence. Comment la Vierge s'y était-elle introduite ?

Les déplacements devenaient de plus en plus fréquents. Ainsi, la statuette s'avisait de changer d'appartement et le salon était son lieu de prédilection ; mais elle ne passait jamais une journée entière sans reparaitre sur son piédestal. Les portes s'ouvraient ou se fermaient devant elle avec le même bruit qui suivait chaque évolution. Tout cela avec tant de rapidité qu'on était surpris plutôt qu'incommodé.

Sous l'influence de ces phénomènes, le sommeil ordinaire de la somnambule devint plus lourd. On l'entendait, la nuit, parler tout haut. Elle s'éveillait difficilement et après avoir secoué sa torpeur, elle ne pouvait encore ouvrir les yeux. « Je les sens collés », disait-elle. Mais, plaçant les doigts sur les paupières, Mme Vergniat faisait une prière et la difficulté disparaissait aussitôt.

Dans le sommeil ordinaire, la conversation n'avait rien de sérieux, c'était le plus souvent des banalités, des plaisanteries, quelquefois même de mauvais goût, tandis que dans le sommeil provoqué, on retrouvait constamment un Esprit sérieux, professant les maximes les plus pures et donnant des avis empreints de la plus profonde charité.

Je demandai à cet Esprit mystérieux s'il était vrai qu'il fût le père de Madame, ainsi qu'il l'avait déclaré une première fois.

Voici sa réponse, que je crois reproduire mot à mot :

« Mon fils, je lis dans ta pensée (car tu ne peux me la cacher) que, n'ayant pas assez de foi pour reporter à Dieu le bonheur de la visite que tu reçois dans ta maison, tu en cherches l'explication dans je ne sais quelles suppositions absurdes. NE CROIS PAS AU SPIRITISME, mon fils !

« Dieu, qui est essentiellement bon, ne saurait permettre qu'après avoir subi toutes les épreuves terrestres, vos Esprits fussent condamnés à assister à toutes les turpitudes, à toutes les souffrances de ceux qui leur ont été chers. C'est un supplice que Dieu n'a pas voulu vous réserver.

« Oui, un Esprit existe ; mais il est seul, unique, et cet Esprit est le mien⁽¹⁾. C'est lui qui donne le souffle, qui anime tout ; enfin qui te fait agir, marcher ou t'arrêter lorsque tu crois que ta volonté est toute puissante.

« Cet Esprit, je le répète, est unique. C'est celui du Maître. »

Disons que cette opinion est celle du P. Malebranche qui prétend, lui

(1) Il est évident que s'il eût connu le spiritisme. M. Vergniat n'eut accordé aucune créance à cet esprit (G. B.)

aussi, que Dieu est l'auteur immédiat de l'accord que nous admirons entre l'âme et le corps.

« Je le vois bien, tu doutes de mes paroles, ajouta l'Esprit (car, je te
« l'ai déjà dit, tu ne peux me cacher ni tes pensées, ni tes actions) et tu te dis
« à toi-même : *Quelle prétention de supposer que j'aie pu mériter semblable*
« *visite et que l'Esprit divin est venu frapper à ma porte !*

« Tu préfères donc, mon fils, douter de mes paroles et t'éloigner ainsi
« de la vérité. Soit, mais ne l'oublie pas, quelle que soit ton appréciation
« sur moi et le but de ma visite, reste persuadé que je ne puis être chez toi
« qu'en vertu d'une volonté suprême, et que tous les efforts pour me chasser,
« et même mon désir de m'en aller avant l'accomplissement de ma mission,
« seraient également inutiles.

« Accueille-moi donc comme un bon père qui vient aider son fils à par-
« courir le chemin si pénible de la vie.

« Je ne t'ai pas quitté depuis que tu es au monde, Nous avons traversé
« ensemble beaucoup d'ennuis, supporté beaucoup de chagrins ; mais des
« temps meilleurs sont proches et je puis te révéler, mon enfant, que du
« moment où il m'est possible de te faire entendre ma voix, cette bénédic-
« tion du Maître va t'assurer, désormais, le repos du corps, de l'âme et de
« l'esprit.

« Pour toi plus de soucis, ton Père te les évitera tous. Mais, en échange
« du bien que j'ai mission de te faire, je te demande d'élever souvent tes
« pensées vers le Créateur et de le remercier de l'immense faveur qu'il t'a
« accordée. Car, sache-le bien, personne jusqu'à ce jour n'avait reçu dans
« sa maison semblable visite.

« Je désire que tu assistes régulièrement aux offices et que tu fasses la
« Communion.

« Je veux aussi que tu donnes aux pauvres, dont je t'indiquerai l'adresse
« et les besoins ; mais comme je suis un protecteur, si je t'impose des
« charges, je te procurerai les moyens d'y pourvoir. »

On peut juger déjà de l'influence que ces faits mystérieux exerçaient
sur mon esprit, car je promis tout, et en enfant soumis, je communiai avec
ferveur à Talence.

Dès ce jour, la bienveillance de l'inconnu s'étendit à tout, aux personnes
de la maison, comme aux besoins du service. Sa sollicitude, pour la som-
nambule surtout, le poussait parfois à m'imposer des missions délicates dont
je vais citer un exemple.

Je venais d'endormir Marie ; aussitôt l'Esprit se manifeste en disant :

« J'ai à t'entretenir de faits personnels à la somnambule et pour lesquels
« je te prierai de suivre mes indications.

« Cette fille espère se marier avec un ouvrier menuisier, du nom de

« Toussaint, qui la poursuit depuis longtemps. Mais les parents de Marie, qui sont d'honnêtes gens, ne consentiront jamais à ce mariage. D'abord parce que Toussaint est un mauvais sujet, et en second lieu, parce que le frère de Toussaint vient d'être condamné hier, dans son pays, à une peine infamante pour faits immoraux.

« Il faut donc que Marie cesse de parler à ce jeune homme, dont le caractère jaloux et violent serait bientôt un danger pour elle.

« Marie ignore tous ces détails, même la condamnation qui n'est pas encore connue de tous.

« Ainsi donc, lorsque Marie sera éveillée, tu auras soin de ne rien dire de notre conversation ; mais demain, en venant de Bordeaux, tu la lui rapporterai comme un renseignement recueilli en ville.

« Marie niera d'abord ; elle prétendra ne pas connaître l'individu, mais tu insisteras sévèrement et elle avouera tout. »

— C'est, en effet, ce qui arriva.

Puis, continuant, l'Esprit ajouta :

« Cet ouvrier s'est fait récemment une blessure à la main, qui l'empêche de travailler : aussi est-il toujours à rôder autour de la maison et il convient de s'en méfier. »

Souvent le soir, à la veillée, Marie me demandait de l'endormir. Alors, chose étrange, elle nous disait combien de fois son prétendu passerait le lendemain devant la porte et à quelle heure. Ces renseignements étaient d'une exactitude parfaite.

Cependant un jour notre homme ne paraissait pas à l'heure fixe — il était en retard de deux minutes. Marie était endormie dans le salon et j'allais alternativement de la terrasse à elle. Je commençais à perdre patience. « Il arrive, dit-elle, tu auras à peine le temps nécessaire pour aller à la terrasse. » En effet, aussitôt à mon poste d'observation, le menuisier pénétrait dans la rue Malbec par le chemin de Bègles.

Quelques jours après, l'Esprit, que la somnambule appelait « son bon papa » nous prévint que Marie courait un grand danger. Son prétendu, se voyant éconduit à cause de la flétrissure qui frappait sa famille et dont il avait eu confirmation par lettre, avait résolu de se venger.

Animé des plus mauvais desseins, il avait coupé sa barbe pour se rendre méconnaissable et après avoir caché un long couteau sous sa blouse, il avait pris le chemin de la maison, avec l'intention bien arrêtée, disait l'Esprit, de frapper Marie.

En nous donnant ces avis, par la voix même de la somnambule, l'ami mystérieux ajoutait : « Ne laissez pas sortir cette fille de la journée. Je vous débarrasserai bientôt de cet homme dangereux en faisant naître dans son esprit le désir d'un voyage d'où il ne reviendra pas. »

Deux ou trois jours après, Marie apprenait que l'individu était parti pour l'Algérie.

Nous avons vu une première fois, par la substitution de l'Esprit aux facultés de la somnambule, combien notre libre arbitre est subordonné aux influences occultes. Et si on objectait que, dans ce cas, les influences magnétiques ont facilité cette substitution, il nous resterait l'exemple du menuisier dont le libre arbitre a été absolument subjugué, avec préméditation, ainsi qu'il résulte de l'Esprit qui *fait naître le désir d'un voyage d'où l'individu ne reviendra pas*.

Au fur et à mesure que tous ces faits étranges se succédaient, notre esprit à tous subissait de plus en plus une influence à laquelle il était impossible de se soustraire, je dirai même à laquelle on était heureux d'obéir. Comment repousser des avis, des conseils toujours profondément honnêtes et auxquels le nom de Dieu était constamment associé ?

Après la somnambule, Mme Vergniat était celle qui, de nous tous, ressentait le plus fortement les effets de cette atmosphère mystique. Pour ma part, je m'étais borné, d'abord, à observer les phénomènes, et à ne les accepter que comme étude ; mais, de surprises en surprises, j'arrivai, plein d'admiration, à une soumission aveugle. Et cependant nous n'étions qu'au début de ces manifestations féériques. Si, pendant le repas, nous désirions un objet quelconque du service, la bonne (Marie), nous l'apportait avant même de le demander. Une voix qu'elle croyait tantôt la mienne, tantôt celle de Madame, lui avait déjà transmis notre désir avant qu'il fût exprimé. C'était une communication parfaite de la pensée, sans l'intervention de la parole.

Si le travail de la bonne laissait à désirer, celui qui surveillait assidûment la maison l'en punissait immédiatement en lui enlevant avec une dextérité incroyable le foulard qui la coiffait. Et s'il arrivait à cette fille de s'écarter vis-à-vis de nous des règles de la plus stricte politesse, elle était immédiatement rappelée à l'ordre de la même manière et sans tenir compte du milieu où elle se trouvait. J'ai vu souvent son foulard jeté à terre, pour lui rappeler qu'elle devait nous laisser monter avant elle en voiture ou en omnibus.

J'ai eu aussi l'occasion de voir une manifestation bien surprenante par la facilité de déplacer un meuble d'un poids relativement considérable. Souvent, après être couchée, la somnambule sentait son lit rouler tout doucement au milieu de l'appartement et puis revenir, tout aussi doucement, à sa place. Ce va et vient, qui se renouvelait quelquefois trois à quatre fois dans la soirée, se produisant lentement, on pouvait voir à l'aise cette masse s'agiter sous l'impulsion d'une force invisible.

La somnambule, je l'ai dit au début, était une grosse fille venue des Pyrénées ou des Landes. Elle ne savait ni lire, ni écrire, et la vue de toutes ces choses surnaturelles la laissait ou ébaubie ou effrayée. J'avais remarqué

même qu'elle perdait souvent le souvenir de ce qu'elle avait vu la veille, cela, bien entendu, à l'état normal. Ce qu'elle comprenait bien, c'est que « bon papa » n'était pas satisfait d'elle, lorsqu'il lui envoyait à la tête, on ne sait d'où, une croûte de pain ou de fromage, signe certain que quelque chose clochait dans le ménage.

Un petit lustre Louis XV, suspendu dans le vestibule, nous servant de salle à manger, s'agitait dès que nous nous mettions à table, et le mouvement, que précédait toujours un frôlement sur les chaînes métalliques, était lent ou accéléré selon que Mme Vergniat en témoignait mentalement ou à haute voix le désir. Si nous avions un invité, tout restait dans le calme et rien ne faisait soupçonner les étrangetés qui se produisaient habituellement. On eût dit que ces manifestations étaient réservées aux gens de la maison et aux voisins privilégiés, dont le bruit devait forcément attirer l'attention.

Deux demoiselles, l'une du Périgord, Anna..., l'autre de Bordeaux, Mathilde..., qui travaillaient presque constamment à la maison, assistèrent à toutes ces surprises, et « bon papa » leur témoignait même beaucoup d'affection.

J'ai dit, en commençant, que lorsque la statuette tournait sur son socle, sabres et épées s'agitaient en sens inverse. L'une de ces épées fut décrochée et déposée dans l'angle de la muraille, mais presque aussitôt, en présence de M. V., une force invisible la remit lentement à sa place. Les oscillations du lustre, le mouvement des épées, les déplacements du lit sont les seuls phénomènes dont l'œil ait pu suivre les mouvements ; tous les autres étaient si prompts qu'ils échappaient à l'attention, même la plus soutenue.

Notre présence dans la maison n'était point nécessaire pour y produire du bruit ou d'autres phénomènes. Et le fait que je vais citer contredit cette opinion, émise par quelques spirites, que les Esprits empruntent aux médiums ou aux personnes présentes la force indispensable pour produire des déplacements. Etant allés à la campagne, la bonne nous suivit, et la maison resta abandonnée toute la journée. Le soir, à notre arrivée, les voisins vinrent au-devant de nous pour annoncer que toute notre vaisselle, au moins, devait être brisée ; car, depuis notre départ, un bruit formidable n'avait cessé dans la maison. Nous pénétrâmes dans les appartements, où tout était parfaitement à sa place et aucun dégât ne fut constaté. Où donc l'Esprit avait-il pris, dans cette maison inhabitée, la force auxiliaire qu'on assure lui être nécessaire (1) ?

J'étais à l'égard de ces faits d'une très grande réserve, ne voulant pas

(1) On peut supposer que les Esprits ont la faculté d'emmagasiner la force des médiums, pour l'utiliser pendant quelque temps encore après leur départ. (G. B.)

les ébruiter, afin d'éviter des controverses, qui certainement n'eussent pas manqué de se produire. Ce qui m'engageait au silence, c'est que, m'étant confié à un membre d'une famille réputée profondément religieuse, la Vierge refusa toute évolution devant ce visiteur. A peine l'incrédule avait-il franchi la porte, que la statuette était déplacée.

Le soir même, j'endormis Marie et j'essayai de l'Esprit les plus vifs reproches.

— « Ce qui se passe ici est pour toi, me dit-il, et ne doit pas être donné « en spectacle. »

Cependant cette déclaration, en apparence si sévère, fut bientôt enfreinte par lui-même. Voici dans quelles circonstances.

M. Bossuet, coiffeur, rue Bouffard, à Bordeaux, était occupé dans le salon à coiffer Mme Vergniat, lorsqu'un coup sec vint avertir que la Vierge se déplaçait. Mme Vergniat se lève et, sans rien dire, se dirige vers la pièce à côté, où M. Bossuet la suit instinctivement. La Vierge était en équilibre sur le bord de la console. M. Bossuet, comprenant bien vite ce qui venait de se passer, s'écria, plein d'admiration : « Mon Dieu ! je me sens heureux d'être « témoin d'un pareil fait. »

M. Bossuet est mort, qui pourrait nous dire s'il a trouvé ailleurs la solution du problème qui nous occupe ?

Je saisis, comme une revanche, cette occasion de demander pourquoi la Vierge avait remué, pendant la visite de M. Bossuet puisqu'il est dit, que cette faveur est réservée exclusivement aux gens de la maison. « Je choisis « mon monde, répondit l'Esprit, et j'avais à récompenser M. Bossuet d'avoir « patiemment, avec des cheveux, reproduit les traits du Christ. »

J'ignore s'il est vrai, comme on me l'a affirmé depuis, que M. Bossuet soit l'auteur d'un pareil travail. Je me suis borné, en narrateur fidèle, à rapporter la réponse qui me fut faite.

Notre habitation avait l'inconvénient, très désagréable en hiver, d'obliger la bonne à traverser le jardin pour ouvrir la grille au laitier, qui carillonnait à la porte avant le jour. Nous cherchions une combinaison pour éviter ce dérangement, lorsque notre bienveillant protecteur nous vint en aide. Ce fait est un des plus curieux de cette longue série d'aventures surprenantes. A dater de ce jour, lorsque la charrette du laitier s'arrêtait devant notre porte, et avant qu'il eût sonné, une puissance mystérieuse avait fait jouer le pêne de la serrure. Alors le portail s'ouvrait et le laitier déposait sur la fenêtre le pot, que la bonne prenait plus tard. Peut-être le laitier supposait-il qu'un mécanisme particulier nous permettait d'ouvrir ainsi notre porte. Quoi qu'il en soit, son imagination était préoccupée, car on l'entendait faire tout haut cette réflexion en montant dans son véhicule : « C'est égal, cette maison est bien singulière. »

Il nous arrivait parfois, après avoir assisté aux vêpres, soit à Sainte-Croix, soit aux Vieillards, d'entreprendre une longue promenade. Nous rentrions fatigués et impatients de nous asseoir. Pour nous éviter d'attendre, une main invisible sonnait avant notre arrivée au portail. Ce fait ne pouvait se cacher et notre bonne voisine, Mme Pradeau, bien placée pour s'en apercevoir, riait des prévenances dont nous étions l'objet. Alors eut lieu une substitution bien étrange et qui devait rendre désormais inutile l'intervention de la somnambule.

Nous venions, Mme Vergniat et moi, de faire une visite à Talence. Chemin faisant, ma femme se retourne vivement en disant : « On vient de m'appeler, par deux fois, j'ai entendu : Héloïse, Héloïse ! »

Dès ce jour, Mme Vergniat posa mentalement des questions et une voix étrangère lui donna les réponses. Bientôt la voix prit elle-même l'initiative des conversations, et, absorbant les facultés de Mme Vergniat, parla par sa bouche. On ne pouvait s'y tromper, et il était aisé de reconnaître la présence du même Esprit bienveillant qui, en quelque sorte, n'avait changé que son domicile.

La première recommandation faite par la bouche de Mme Vergniat fut de ne plus endormir Marie : « Tu ne le pourrais faire dorénavant sans en courir des désagréments. »

(A suivre.)

GLANES ET BRINDILLES

O morts aimés que cette terre
A vus passer mêlés à nous;
Révélez-nous le grand mystère
O morts aimés, réveillez vous
Dogmes nouveaux

Mme Leymarie, notre si dévouée directrice, m'assurant de l'indulgence de nos amis de la *Revue*, m'invite à venir, moi aussi, relater quelques faits médianimiques ou somnambuliques — ce cousin germain du spiritisme ou spiritualisme — faits que je puis garantir, ayant été témoin des uns, et cueilli les autres à des sources les plus authentiques. Après l'attrayante lecture des *vieilles notes*, de M. Léopold Dauvil, rapportées d'une manière si captivante, si personnelle, rehaussées d'une pointe d'humour si particulièrement française, il faut avoir un certain courage pour prétendre encore vouloir intéresser. Mais je crois avoir déjà dit quelque part, ici, la conviction profonde dans laquelle je suis que le *fait*, seul, aidera puissamment à soulever le coin du voile si dense qui nous dérobe l'au delà et ses mystères. Il ressort des études auxquelles se livrent des savants compétents que, jus-

qu'ici, nous avons pris pour de la lumière ce qui n'en est que la pâle clarté ; nous croyions voyager toutes voiles déployées, en plein azur, en compagnie de nos morts adorés ; et voilà qu'on nous prouve, clair comme le jour, que nous avons été dupes d'un mirage bien décevant. — Halte-là ! Casse-cou ! nous crie-t-on de toutes parts ; vous faites fausse route ! — et l'on nous donne les preuves à l'appui.

Certes, on est loin de nous exhiber encore une fois les exploits fameux des deux frères — Péronès — le long et le court ; le procès de cette intrusion grotesque est enterré depuis longtemps sous la pluie des sarcasmes et des *tolle* ; l'alerte est autrement grave. Quand, religieusement émus à la pensée de communier avec nos chers défunts, d'écouter leurs conseils, leurs chères expressions de tendresses, on vient nous dire : C'est avec vous-même que vous vous entretenez ; c'est avec votre personne seconde, votre subliminal, etc., etc., que vous bavardez, avouons-le, la méprise est douloureuse ; bien faite pour apporter le désarroi dans nos rangs. Il est certain qu'il y aura toujours les vaillants et les forts ; sachant que la route qu'ils parcourent est irisée de difficultés sans nombre, ils n'en poursuivent pas moins leur glorieux chemin. Ceux-là sont peu faciles à se démonter. Mais, à côté de cette superbe phalange, combien de caractères timorés, incapables de raisonner, peu combatifs ; aussi prompts à l'emballement, à l'enthousiasme qu'au complet découragement ! Si encore on n'avait à se battre qu'avec des moulins à vent ! Mais, je le répète, le sujet est grave entre tous et vaut qu'on le regarde bien en face, qu'on l'envisage sous toutes ses phases si complexes pour, qu'à des allégations positives, nous répondions par des arguments qui ne le seront pas moins. Les *faits* médianimiques, seuls, peuvent nous les donner en attendant que la science nous vienne en aide. C'est par leur étude minutieuse et raisonnée que nous parviendrons à débrouiller ce qui nous semble, à l'heure actuelle, un vrai chaos. L'heure est solennelle, il n'est pas de trop de toutes les bonnes volontés mises au service d'une clairvoyance aiguisée.

Afin de diffuser notre chère doctrine, ma petite bibliothèque spirite est devenue circulante ; mes livres sont en voyages incessants. Ma rémunération est bien douce, quand, avec leur aide, j'ai pu parvenir à éclaircir quelques horizons, soulager quelques douleurs morales, qui ne sont pas, celles-là, les moins douloureuses. Notre *Revue* est donc lue avec un intérêt souvent touchant, et c'est ensuite des explications sans fin ; les questions sont parfois un peu bien fortes pour ma pauvre intelligence, mais vous connaissez le proverbe : dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Hélas ! à toutes roses, il y a des épines et celles-ci viennent de me piquer assez fortement. Certain article de la dernière *Revue* — je veux parler de celui qui traite de l'étude récente de M. Maxwell — en fut la cause bien involontaire ;

si quelques-uns de mes *clients* ne m'ont pas traitée de visionnaire, du moins me le donnent-ils clairement à comprendre ; notre langue se prête si merveilleusement à ces petites escarmouches ! — Vous voyez bien que ce ne sont pas les esprits, m'a-t-on dit ! C'était trop beau pour être vrai, ajoute d'aucun — et patati, et patata. J'ai beau leur dire, à en perdre haleine, que, même ainsi expliqué, le phénomène, s'il y a, n'est pas de mince valeur et vaut qu'on s'en occupe. Ils ne veulent rien entendre et crient plus fort leur déception. Comme bien vous le pensez, je ne m'en préoccuperais pas outre mesure, s'il ne se dégageait de ces pauvres êtres qui se croient déçus de leurs espérances, l'expression d'une grande lassitude, d'une réelle souffrance qui fait mal à voir ; et je me dis tristement que ce désenchantement qui leur arrive doit arriver tous les jours, chez certains de nos frères à l'âme faible et pusillanime. Aussi, combien je souhaiterais que ce sujet fut traité par quelques-uns de nos magnifiques écrivains ; leur plume magique relèverait ces courages défaillants ; porterait l'apaisement et le réconfort, en leur faisant comprendre, que, ne se présenterait-il qu'un seul esprit sur cent, sur mille communications, cela suffirait à démontrer la réalité de leur existence et de notre communion avec eux. Le sujet est assez passionnant pour tenter l'expérience, et, de plus, ce serait la meilleure des bonnes actions.

Au surplus, je trouve que l'on se démoralise bien à tort, la découverte de la subconscience ne date pas d'hier ; déjà, dans son ouvrage, d'une valeur immense, — *Choses de l'autre monde* — d'Eugène Nus, le remarquable écrivain nous la signale fréquemment, s'arrêtant longuement sur l'irritant problème. Ecoutez plutôt cette page que vous me permettrez de reproduire ; vous verrez combien l'état d'âme du grand penseur, il y a trente-cinq ans, répond au nôtre actuellement.

« Il est évident que les dictées des tables et l'écriture inconsciente des médiums peuvent s'expliquer par l'association animique d'un groupe plus ou moins harmonique, plus ou moins *titré* en intelligences, en aspirations ; celles-ci, par un état de surexcitation cérébrale de vibration particulière, provoqué par la volonté du sujet, par l'influence du milieu, ou par certaines conditions spéciales d'organisation et de tempérament. S'il n'y avait que ces faits purement psychologiques, cela démontrerait déjà pas mal de fortes cervelles et prouverait que la mécanique humaine contient des rouages que n'ont pas encore découverts Messieurs les savants. Mais... il y a... le reste... et dans quelles hypothèses s'aventurer ? Je n'en vois que trois possibles. Ou cette force mystérieuse réside uniquement dans l'être humain, émanations de puissances intimes jusqu'à ce jour inconnues ; dédoublement du médium qui pense, parle et agit inconsciemment hors de lui-même, maniant à son gré les énergies les plus secrètes de la nature et exerçant

sur la matière subtile un genre d'action encore inexploré. ... Diable, c'est joliment spiritualiste cela, et pas mal difficile à concevoir. Si cela ne prouve pas directement la survivance de l'être, cela implique du moins, pour son esprit, un mode d'existence tellement spirituel que la physiologie anatomiste doit y perdre le peu de latin qu'elle n'a pas oublié.

« Ou ces prodiges sont produits par des intelligences extérieures à l'homme et autres que lui. Mais qui... quoi ? Et pourquoi, et comment ? dans quel but ? Et si de tels êtres existent, dans cet état impalpable, invisible, en dehors de la matière connue, c'est le règne des gnomes, des lutins qui recommence. C'est beaucoup plus insensé que la troisième hypothèse, celle des spirites : les âmes des morts.

« Pour nous sortir de ces perplexités, je ne vois qu'une seule chose : l'étude. Les médecins qui se préoccupent, et à bon droit, de la folie, croient-ils sérieusement que nier le fait ou ne pas s'en occuper est un bon moyen ? Comment, dans ce siècle d'expérience expérimentale, on vous cite des faits, et par des idées préconçues, vous refusez d'expérimenter, en disant : impossible ! C'est tout simplement absurde ; et, en entendant certains aliénistes je me suis demandé ce qui les distinguait de leurs clients. Ma conclusion n'est donc autre que celle-ci : étudier, étudier sans cesse.

« Si c'est le médium qui se dédouble, reste à établir la façon dont ce dédoublement s'opère ; si ce sont les esprits qui, *réellement* survivent, que pouvez-vous y faire ? il faut bien en passer par là. Mais, dites-vous, cela va ressusciter toutes les superstitions ?

« D'abord, je ne vois là aucune superstition. On me prouverait que ce sont les esprits, je n'en serais pas plus superstitieux pour cela. Les superstitions, c'est justement pour les détruire que je demande à la vraie science d'étudier ces phénomènes et d'en déterminer la portée et l'étendue. Pour Dieu, expliquez donc, Messieurs les savants, c'est votre métier, et non de tourner le dos ou de fermer les yeux. »

Certains savants, comme on le voit dans le livre de M. Maxwell, ne tournent pas le dos à l'étude de ce phénomène, mais, soit par des idées préconçues, soit crainte de n'être pas pris au sérieux par leurs confrères patentés, ils repoussent entièrement la communication avec les esprits des morts, pour se retrancher entièrement dans le phénomène de la subconscience. Certes, oui, nous devons compter avec elle, ce serait, nous aussi, vouloir nier des faits de parti pris ce qui n'est plus à contester. Sous son action, nous voyons le Moi du médium, s'extériorisant, devenir plus lucide et plus clair ; cela explique une multitude de cas, qui, sans elle, restent incompréhensibles ; et ce ne sont pas là seulement des faits isolés ; mais ne vouloir

voir qu'elle, c'est par trop faire le jeu des détracteurs du spiritisme. La vérité est une, et, en résulterait-il l'effondrement de nos plus chères espérances, nous nous devrions à nous-mêmes de la proclamer. Mais heureusement là n'est pas le cas, et ceux qui prétendent ne voir que la conscience subliminal, se trompent étrangement. Dans certaines communications, attribuées aux esprits, nous en comprenons la portée et le but qui se dérobent, s'il est attribué à la personne seconde. Quel jeu jouerait-elle donc ? Tout effet intelligent a une cause intelligente, nous dit le Maître ! Alors, dans bien des cas, l'effet devient si compliqué que je ne le saisis pas, non plus que la cause. Puisque nous savons que dans l'au-delà nous emportons le bagage de nos vertus et de nos vices, l'on comprend que des esprits badins viennent s'amuser aux dépens de notre crédulité ; que des esprits malsains, en haine de tout ce qui est beau et noble, cherchent à nuire, mais que ce soit notre subconscience qui s'amuse à une telle mystification, voilà ce qui dépassera toujours ma compréhension. Et surtout quelle rage ont-elles toutes de vouloir à l'unanimité, se donner pour l'esprit des morts ! Elle est inexplicable, et je dirais que c'est de la bouffonnerie, si le sujet n'était aussi sérieux. Puis, si nous ne voulons voir dans ces phénomènes médianimiques, que le reflet de personnes secondes, comment expliquons-nous cette antithèse chez des médiums qui, dans la vie ordinaire, sont d'instinct généreux et de haute culture, et qui, leur moi extériorisé, présentent un caractère aux instincts pervers et parfois deviennent absolument stupides, et vice versa ? Dans ce beau livre d'Eugène Nus, que je recommande à tout vrai chercheur, nous le voyons maintes fois s'adresser la même question ; et entre autres citations à l'appui, il nous présente le cas d'une enfant de dix ans, innocente et pure comme on l'est à cet âge, laquelle, par le moyen de la planchette, faisait des dessins d'une obscénité révoltante, tels qu'on ne pouvait, disait-il, en rencontrer de pareils que dans les musées d'anatomie. L'enfant, qui comme on le pense bien, ne comprenait rien à ce qu'elle dessinait, montrait ses dessins à sa mère. Je vous laisse juge de la stupéfaction de celle-ci et de son dégoût.

Par quel travail néfaste se serait accompli la transmutation de cette innocence se changeant en une telle lubricité ? Autre exemple : On nous rapporte qu'à sa mort, Charles Dickens laissa inachevée une œuvre importante en plusieurs volumes ; sur trois, il restait le dernier à faire entièrement. Or, comment expliquera-t-on par la subconscience, que l'ouvrage de ce Titan des lettres fut entièrement terminé par un jeune ouvrier américain, d'une culture plus qu'élémentaire, qui n'avait jamais entendu parler du romancier, et avec une telle perfection que les auteurs les plus perspicaces ne purent s'apercevoir qu'il y eut changement de cerveau, tellement le style et la conception du roman restait identique.

S'il ne s'agissait ici de commencer à tenir ma promesse de raconter les

faits que j'ai promis de relater, je pourrais multiplier les exemples à l'infini ; mais je laisse ce travail à plus compétents, car je ne perds pas l'espérance qu'une plume autorisée voudra bien traiter ce sujet avec la compétence que ma bonne volonté ne peut suppléer.

Je n'étais encore qu'une enfant quand j'entendis parler, pour la première fois, du spiritisme et j'avoue que l'impression que j'en ressentis fut plutôt une sorte de compassion un peu moqueuse pour la chose et les personnes qui s'adonnaient à ces — pratiques — car, alors, on aurait ri au nez à quiconque se serait hasardé à prononcer le mot *étude*. Je venais habituellement passer mes vacances chez mon grand-père, autour duquel se réunissaient de vieux amis pour passer la soirée. Tout en faisant un whist ou un boston, on devisait gaiement, pendant, qu'assise auprès d'une de mes tantes qui, veuve, habitait avec mon grand-père, je cousais gravement au trousseau de ma poupée. Or, il arriva qu'un soir, le mot spiritisme fut mis sur le tapis. Le mot, ainsi que les quolibets qui l'accueillirent, attirant mon attention, je levai la tête, et bientôt je quittai mon important travail pour écouter de toutes mes oreilles. Les épithètes que, de bonne foi, l'on prenait pour spirituelles, — pauvres gens, — allaient leur train ; — vous voyez cela d'ici, la scène n'est pas neuve — quand, à la stupéfaction du petit cénacle, l'un d'eux se mit à prendre son parti :

— Ce n'est pas digne de gens sérieux, dit-il, de gloser ainsi sur une chose que l'on ne connaît pas !

— C'est donc que vous la connaissez, vous, lui répondit-on en goguenardant ? Le bonhomme se mit à rougir comme un enfant pris en faute, mais prenant son parti en brave — et il avait du mérite : je le vois encore, un gros homme d'allure pacifique, à tête ronde, avec de bons gros yeux de ruminants qui, en ce moment, lui sortaient de la tête — il répondit affirmativement, quoique d'une voix timide mais qui alla s'affermissant. On sentait que le sujet lui tenait au cœur. Profitant de l'ahurissement dans lequel sa déclaration avait jeté l'assistance, il se mit à raconter des choses que j'ai oubliées, que je ne comprenais guère, du reste, elles me semblaient un peu embrouillées, n'empêche qu'elles faisaient ouvrir des yeux comme les énormes lanternes des lampadaires qui ornent la façade de la plupart des palais à Gênes. On l'écoutait par politesse, mais avec quels sourires sous-entendus et narquois ! Un ami même, touchant son front de son index, fit bien comprendre que le pauvre homme avait un grain. Il ne lui manquait plus que cela, ajouta charitablement un autre, à la grande hilarité de tous. Cependant, celui-ci, sans se laisser démonter, poursuivait toujours, quand il arriva à faire la confession que, dans une existence antérieure, il avait mangé des blancs. Alors, ce fut du délire !

— Des blancs ? de quoi ? de poulet, dit un facétieux.

— Non, non, criait le pauvre narrateur, avec conviction, j'étais nègre et j'ai mangé de la chair humaine, des hommes blancs !

Horreur ! — Ce fut le bouquet ! L'on se sépara, riant encore, riant toujours : ma tante en eut sa migraine le lendemain.

Vous pensez bien, qu'à voir toutes ces moqueries accueillir le spiritisme, ma petite sagesse me fit comprendre que ceux qui s'occupaient de cette chose étaient des espèces de fous ; et quand, plus tard, jeune fille, ce mot revenait dans la conversation, je me contentais de sourire, me croyant très forte, ne pensant guère qu'il sonnerait une heure, à l'horloge du temps, où mon cœur, où tout mon être vibreraient d'amour sous l'impulsion des vérités sublimes que m'a révélées l'étude de cette divine croyance, la seule vraie, la seule possible, la seule capable d'ouvrir à notre âme les éblouissants horizons qui la transportent dans l'infini.

(A suivre.)

DIANE MAREST.

DANS L'INVISIBLE. SPIRITISME ET MEDIUMNITÉ

TRAITÉ DE SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Les faits et les lois, par LEON DENIS

Il y a douze ans, à cette même place, encore toute vibrante de l'impression profonde que m'avait apportée la lecture du livre de M. Léon Denis *Après la mort*, j'écrivais spontanément le compte rendu de cette œuvre magistrale.

Mon admiration ne fut pas isolée. La statistique des chiffres le prouve éloquemment.

Après la mort a atteint son 16^e mille !

Depuis, la plume de M. Léon Denis n'est point restée inactive. La volonté et le génie du penseur, sans cesse tournés vers un seul but : — le triomphe de l'Esprit sur la matière, reine usurpatrice à notre époque — se sont employés, infatigablement, à répandre la bonne parole, le suprême espoir, soit par des publications, soit par des conférences.

Aujourd'hui, M. Léon Denis vient de terminer *Dans l'Invisible* et j'ai la bonne fortune d'en lire les premières épreuves.

Il ne s'agit pas, cette fois, d'une conception (celle que M. Léon Denis lui-même nomme l'inspiration). Tous les grands Esprits, il le constate, sont en communication avec une force supérieure. Ce sont des médiums dont quelques-uns deviennent des martyrs.

« Tout homme qui monte, dit l'exégète, s'isole, souffre, est incompris ».

A part dans son merveilleux chapitre — la Médiurnité glorieuse — sur lequel je reviendrai tout à l'heure, ce n'est ni sur les cimes, ni au profond des tabernacles que l'auteur de *Dans l'Invisible* conduit le lecteur.

Il reconstitue la genèse du spiritisme, de ses manifestations, de ses dangers, des bienfaits et des consolations qu'il peut apporter. Il résume et commente toutes ou presque toutes les attestations et les études publiées par ou pour les médiums célèbres. Leurs impressions sont identiques, ce qui, sur un point, semble conclure.

En son style coloré et enchanteur, M. Léon Denis explique et nomenclature tous les genres de médiumnité ; leurs origines, leur but. Il arrête l'attention du lecteur (et combien nous l'en félicitons), sur les inconvénients qu'il y a à faire, du spiritisme, un jeu, une distraction futile ; ce qui attire les influences grossières, inférieures, alors que de semblables recherches ne doivent tendre qu'à l'élévation de l'être par un contact avec les Intelligences supérieures. Il met en garde contre les abus, les fraudes, les supercheries auxquels les médiums sont entraînés, ceux-ci par orgueil ; le besoin de paraître plus privilégié que les confrères ; ceux-là, qui font métier de leurs facultés, par la nécessité de vivre !

C'est ici que l'auteur insiste et qu'il touche, de son fin ciseau, le point le plus délicat de la situation des médiums.

Je suis heureux de me trouver, cette fois encore, en parfaite communion d'idées et de principes avec M. Léon Denis. Je dis avec lui : « Les médiums ne peuvent pas, ne doivent pas être abandonnés à la vie vulgaire ; à ses exigences ; à ses luttes : craintes du lendemain pour la plupart ; entraînements des passions humaines (sociales pour mieux dire), contacts vils, distractions perverses pour d'autres. »

La médiumnité veut être un sacerdoce, et l'antiquité seule, avec ses temples, ses prêtres, ses pythonisses et leurs mystères, l'avait compris. « Imitons-la », conseille l'auteur ; séparons les médiums de la société et de ses contacts ; évitons, pour eux les écueils, assurons leurs besoins.

A ce prix, à celui-là seulement, nous obtiendrons les grands phénomènes ; ceux de la médiumnité glorieuse.

Un génie de l'Au-delà l'a dicté un jour : (1)

« La vérité, dit-il, la vérité est immuable. Seules, les révélations sont multiples. De celles-ci, la forme varie ; le principe est le même ».

Avant Lui, Platon n'a-t-il pas écrit ? : « Apprendre, c'est se souvenir » ...

Un fait reste certain, c'est que ceux-là seuls qui vivent dans le recueillement et la solitude ; qui, par tous les moyens en leur pouvoir, domptent les exigences, les révoltes de la nature naturante ou matière, tels les ascètes, les saints, les fakirs, parsis et yoguis, ont obtenu, obtiennent, obtiendront, ce que nous appellerons les plus purs phénomènes.

Tel que le comprend M. Léon Denis, le spiritisme devra, en reconstituant la tradition, en reformant les collèges sacrés, ésotériques, d'abord, lumière

(1) Souvenirs d'une voyante publiés par Claire Vautier, dans l'*Echo du Merveilleux*.

concentrée avant d'épandre ses rayons, devra reconquérir pour l'Homme désemparé, épave d'âme noyée dans la matière, le lambeau de vérité arraché par l'antiquité géante au Zaimph sacré de l'Immortel !

Mais, pour atteindre ce but, que de combats à soutenir ; de superstitions à détruire ; de schismes vulgaires à anéantir !

De même que le prêtre catholique a fait écrouler le temple en y introduisant les marchands que Jésus en avait chassés, de même le spirite (pris dans sa généralité), ridiculise, en son ignorance, la Vérité qu'il proclame.

Victor Hugo écrivant par la table des vers de mirliton ; Socrate, Homère, Saint-Paul, Montesquieu, Voltaire, dictant de grotesques apophtegmes, déconcertant le chercheur qui, après avoir fermé le Catéchisme catholique, jette au bric à brac la table du spirite.

Et M. Léon Denis veut la lumière ! et il la fera en cherchant, en créant le guide expert, savant, qui dirigera les groupes, qui les empêchera de s'égarer, en proscrivant la distraction profane et les causes multiples d'erreur ; qui ne tolérera point l'intrusion d'influences malsaines, d'esprits trompeurs dont nous sommes entourés ; qui attirera, par l'union des forces et des pensées, le recueillement, la prière, la recherche, la communion des instincts, des aspirations, les Etres divins qui, dans l'activité bienfaisante de leur savoir, irradiant sur les fidèles.

La médiumnité glorieuse ! Ce dernier chapitre de l'œuvre de M. Léon Denis semble lui avoir été dicté par un de ces Esprits sublimes. On le quitte à regret ; on le relit encore.

Il est avec *Après la mort*, l'exégèse absolue du spiritualisme dont M. Léon Denis reste, lui, le propagateur inspiré.

CLAIRE VAUTIER.

A PROPOS DE : « LE SOMMEIL NATUREL ET L'HYPNOSE »

Qu'est-ce que l'âme humaine ? Quelles sont ses facultés ? — Eternelle question, qui se dresse sans cesse devant nous, toujours résolue et toujours insoluble. 55 ans de commerce avec les Esprits, et d'innombrables communications à ce sujet n'arrivent pas à nous satisfaire. A toutes les époques, des doctrines, dont quelques-unes sont restées célèbres, ont eu la prétention de donner la clef de l'énigme. Bientôt contredites, elles voient s'éclaircir sans cesse les rangs de leurs fidèles. Enumérer tous les systèmes religieux et philosophiques qui ont vu le jour est une tâche impossible. Leur grand nombre ne nous enseigne qu'une chose : leur vanité. Je plains celui

(1) *Le Sommeil naturel et l'hypnose*, par M. Sage. Librairie Leymarie.

qui croit posséder la vérité. Il n'a pas le sentiment du progrès, qui veut que tout change et se transforme sans cesse, les idées comme les choses ; que la vérité d'aujourd'hui soit l'erreur de demain, et que s'attacher à une théorie, à un dogme, à une croyance, quelle qu'elle soit, ne soit jamais qu'embrasser une ombre. Cela peut paraître dur à quelques-uns. C'est pourtant, bien certainement, le dernier mot de toute science terrestre. Telle est la loi suprême ici-bas : tout est illusion. Tout passe. Maya.

De toutes les paroles lumineuses qui ont été prononcées sur cette terre par les génies de l'humanité, une seule reste cependant, dont l'importance, je crois, n'a jamais été bien comprise. C'est le fameux : « *Connais-toi toi-même* » de Socrate. La très petite quantité d'hommes qui, de nos jours, s'efforcent de répondre sans préjugés à la question posée en tête de cet article, commencent seulement à entrevoir sa profondeur et sa portée. C'est la clef de toute science, l'alpha de toute vérité. Toute étude humaine sera stérile, tout doctrine sera mensongère, qui n'aura pas pour base et pour point de départ : l'âme humaine.

Est-ce que j'exagère ? Je ne pense pas, car je crois qu'on arrivera à découvrir que c'est *la seule Réalité* de l'Univers.

Deux obstacles formidables entravent la marche du Progrès. Tous deux proviennent de l'ignorance de l'âme.

L'un, qui vient des matérialistes, est la conséquence de la négation de l'existence de l'âme. L'édifice pèche par la base. Il ne peut se construire.

L'autre provient des idées fausses que les spiritualistes se font sur la nature de l'âme. Ne l'ayant jamais étudiée que dans des livres, plus ou moins vieux, dont les auteurs — philosophes, métaphysiciens ou théologiens — ne connaissaient d'autre méthode de recherche que d'interminables discussions, prétendues logiques, faites de subtilités, d'a-priorismes et de pétitions de principes, ils se bornent à répéter servilement les préceptes d'un Maître ; trop respectueux pour douter, trop paresseux ou trop incapables pour penser par eux-mêmes. Ainsi, les seuls hommes qui pourraient pousser à la roue du progrès, saisis d'un faux respect, poussent à rebours, ou immobilisent le char. On leur a dit — ils savent pourtant que cette conception vient d'hommes religieux qui nous ont trompés sur tous les points — que l'âme humaine n'était autre chose que l'homme dépouillé de son corps, mais possédant la même forme, doué de la même raison, de la même intelligence, de la même conscience — et ils n'ont pas réfléchi que cette idée était trop enfantine pour être juste, et ils ont institué des expériences, non pour la vérifier, mais pour la justifier.

Bien des incidents, cependant, auraient dû éveiller les soupçons. Le fait, tant de fois répété, que les communications spirituelles reflètent toujours, soit l'opinion du médium, soit celle de l'un des assistants, plus générale-

ment celle du groupe, est destructif de l'intervention d'une individualité étrangère. Il nous invite à la défiance, à la critique, à la discussion, non à l'obéissance. Les enseignements les plus divers et les plus opposés ont été ainsi donnés comme révélation quasi-divine sur la réincarnation, l'erraticité, la forme des Esprits, leur mode d'existence, leurs châtiments, etc. On s'est borné à accepter les uns, à rejeter les autres, sans autre règle que notre propre sentiment intime, qui est évidemment inadéquat pour apprécier des questions dont les éléments lui échappent. Qui nous dit qu'à juger avec notre petite raison nous n'avons pas rejeté précisément ce qui était vrai ? Qui ne sait que le vrai n'est pas toujours le vraisemblable ?

J'ai proposé, pour distinguer le cas où intervient un Esprit désincarné des autres cas, une expérience simple et concluante. Efforcez-vous d'obtenir des communications d'un *même* Esprit par des médiums *différents*, et comparez-les. Si les médiums n'ont eu entre eux *aucun* rapport, vous constaterez presque infailliblement que le fond aussi bien que la forme sont totalement différents, et, si vous le faites remarquer à l'Esprit, il niera, dans chaque groupe, s'être manifesté dans les autres. Une seule expérience dans laquelle un Esprit terminera dans un groupe la phrase commencée dans un autre, pourvu qu'on se soit entouré de toutes les précautions voulues contre la supercherie, sera plus démonstrative que cent récits extraordinaires.

A l'appui de ces réflexions je citerai un seul fait emprunté à l'ouvrage qui fait l'objet de cet article — ouvrage dans lequel le plus solide bon sens, et la plus vaste érudition, sont revêtus d'un style toujours agréable et spirituel.

Il est tiré des « *Proceedings* » de la Société anglaise des Recherches psychiques, vol. 1. p. 120.

Un magnétiseur envoie son sujet visiter, en Esprit, des lieux qui étaient à ce dernier totalement inconnu. Cette dame les décrit parfaitement. En concluons-nous que son Esprit, libre de son corps, s'y est transporté ? Ce sera peut-être l'explication de quelques spirites téméraires. D'autres, plus téméraires encore, diront peut-être qu'un Esprit familier lui souffle tout ce qu'elle raconte. Nous penserons, nous, avec le magnétiseur, qu'il ne faut pas supposer les causes extrêmes avant d'avoir essayé les plus simples. Pour s'assurer donc si la dame voyait réellement ce qu'elle disait voir, notre magnétiseur imagina, dans sa pensée, qu'un immense parapluie était déployé sur la table de la chambre décrite. Aussitôt la dame de s'écrier : « Je vois un grand parapluie ouvert sur la table. »

« Transmission de pensée, direz-vous, nous connaissons cela. » — Eh ! oui. Transmission de pensée. Mais combien de spirites qui, n'ayant pas imaginé la contre-épreuve, auraient tenu, mordicus, pour le voyage de l'Esprit indépendant. Et puisque, dans ce cas, il y a eu simple lecture de pensée,

pouvez-vous bien affirmer que le médium ne tire pas, inconsciemment, de son fond, ou du vôtre, ou de tout autre, la plupart des choses qu'il vous débite ? Cette supposition est rarement faite dans les séances spirites, et je dois ajouter que, bien qu'on n'ignorât pas au début du spiritisme la possibilité de la suggestion et de la transmission de pensée, en pratique, on ne s'en inquiétait guère, et la plupart des théories spirites ont été édifiées sur cette lacune déplorable. Nous avons donc le droit de dire qu'il y a beaucoup à défaire et beaucoup à refaire, si nous voulons être écoutés aujourd'hui. Et même dans le cas où l'intervention des Esprits paraît certaine, il est extrêmement probable qu'il ne faut faire que fort peu de cas de ce qu'ils nous ont appris et nous apprennent de leur mode d'existence, par la raison bien simple que la vie qu'ils vivent *est tout intérieure et subjective*. Elle ne ressemble pas à la nôtre et nous ne pouvons en avoir aucune idée. C'est ainsi que chacun d'eux voit *non ce qui existe mais ce qu'il croit*. Cela seul explique que le Peau-Rouge continue ses chasses et la coquette sa toilette, que le catholique voit Jésus-Christ, le bouddhiste Bouddha, et le banquier son livre de comptes. Le professeur continue son cours et l'élève y assiste, pendant que le coupable, que préoccupent ses mauvaises actions, souffre de mille tortures, qu'une simple suggestion, faite dans une séance spirite, suffit à dissiper — ce qui est bien invraisemblable. En somme, *leur lieu est un état de rêve*. L'Esprit assiste au défilé de ses créations, et reçoit aisément toutes les suggestions qui prennent pour lui l'apparence et la force de la réalité. Bien entendu, j'écarte les Esprits dans le trouble et les mystificateurs. On comprend comme il est difficile, sur de telles bases, de recevoir de véritables enseignements et d'édifier des doctrines consistantes, quelles que soient leur apparente logique et leur élévation.

Ma conviction *profonde* est que si les premiers pionniers du spiritisme avaient la faculté de recommencer leur œuvre maintenant, ils opéreraient tout autrement. Avant d'interroger les Esprits des morts, ils chercheraient à connaître plus à fond les secrets et les surprises que nous réserve la connaissance de l'Esprit des vivants. Ils se demanderaient si l'âme est bien cette chose simple qu'ils avaient imaginée, sur la foi des antiques philosophies. Ils renonceraient à prendre comme point de départ d'une étude *expérimentale* de l'âme : « Dieu et sa justice » qui sont inaccessibles à toute expérience, et resteraient encore longtemps pour nous « les grands Inconnus ». C'est dans les manifestations de l'âme seule qu'il faut étudier l'âme ; dans celles de l'âme vivante d'abord ; dans les plus simples, avant tout, dans celles où elle décompose, en quelque sorte, sa complexité ; quand elle s'isole, qu'elle se dégage de la matière, qu'elle se met à nu, *dans le rêve, en un mot*. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Sage. C'est pourquoi, voulant étudier le grand problème de l'Esprit, en écartant le plus de chances possibles d'er-

reur, il commence par interroger ce premier état, ce premier pas vers la mort : « le sommeil naturel », puis ce second : « l'hypnose ».

Les études patientes, prolongées, admirables de prudence et de méthode, entreprises par la Société anglaise des Recherches psychiques « Société, nous dit avec raison M. Sage, qui, soit dit à notre honte, n'a pas d'équivalent chez nous », ont prouvé incontestablement que notre âme est tout à fait différente de ce qu'on l'avait imaginée jusqu'à ce jour. Elle possède notamment une étendue insoupçonnée, et une conscience qui nous est si bien inconnue que, pour ce motif, quelques-uns l'ont nommée, bien à tort, « l'Inconscient ». Plus exactement, c'est le « Subconscient », ou « Subliminal » de Myers et de Lodge, nié ou raillé par les Spirites, ce qui ne l'empêche pas d'exister, et de le prouver de plus en plus. Il semble que notre corps ne soit véritablement qu'une prison pour l'âme, enfermée dans d'épaisses ténèbres, ne prenant jour sur le monde extérieur que par d'étroites et incommodes ouvertures, que nous appelons nos cinq sens. Nous disons communément que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, que nous pensons par notre cerveau ; il serait plus exact de dire que nos yeux rétrécissent le champ de notre vision, nos oreilles, celui de notre entendement, notre cerveau, celui de nos pensées et de notre mémoire. Ce ne sont pas là de vulgaires paradoxes. L'ouvrage de M. Sage cite des exemples bien appropriés et bien attestés qui ne laissent guère de doute à cet égard. Tombés dans la matière, nous sommes comme ces insectes qui se débattent dans un liquide visqueux. Peut-être le travail que nous faisons en nous agitant a-t-il quelque utilité pour des êtres qui nous sont supérieurs et dont nous ne pouvons avoir aucune idée. Nous sommes comme Samson, tournant sa meule, au milieu des Philistins qui l'ont aveuglé.

Une autre comparaison, tirée de ce même ouvrage, me paraît exprimer d'une façon saisissante comment nous pouvons concevoir notre âme, avec sa conscience normale et sa subconscience. Imaginons une vaste mer pendant une nuit obscure. Mille créations invisibles s'agitent dans son sein. Sa surface est le siège de mouvements divers, tandis qu'un calme solennel règne dans ses profondeurs. Au fond de l'horizon un phare projette un faisceau de lumière sur un point de sa surface. Ce point éclairé, c'est notre conscience normale. Tout le reste est notre subconscience, notre âme totale. La faible région éclairée, étant seule visible, nous donne l'illusion d'exister seule, mais que, par un artifice quelconque, le champ éclairé vienne à s'agrandir et nous avons le phénomène étrange d'agrandissement des facultés humaines que présentent somnambules et médiums. Que le faisceau lumineux se déplace, éclairant une région nouvelle, et nous avons le cas des personnalités secondes ou multiples, qui complique, en les simulant, les phénomènes de provenance spirituelle.

Je ne puis m'empêcher de constater combien ces théories, résultats d'observations scientifiques, appuient et confirment les enseignements singuliers donnés dans les « Entretiens Spirites », par les Esprits qui prennent le nom bizarre de « Trois dualités de l'Espace ». Ces Esprits ont toujours persisté à nous enseigner qu'une très faible partie de nous subit l'épreuve terrestre, tandis que la partie la plus importante et la meilleure, jouant le rôle attribué vulgairement aux « Guides » ou « Anges gardiens » s'efforce de nous diriger et d'attirer à elle la « Parcelle » restée sur terre, pour en joindre le plus possible, à la mort, à son « Groupement supérieur ». Cela expliquerait bien l'anonymat des « Esprits supérieurs ».

Quoi qu'il en soit, il devient éminemment probable, à la suite de diverses « communications », aussi bien qu'à la suite des études tout à fait indépendantes des nouveaux psychologues, qu'il nous faudra beaucoup modifier de nos idées sur l'âme, sur l'Esprit, sur la matière et sur l'Univers. Déjà la fameuse querelle entre les matérialistes et les spiritualistes paraît se réduire à une pure querelle de mots. Une seule substance semble former l'Univers. Peu importe dès lors qu'on l'appelle Esprit ou Matière. La Matière, en effet, disparaît et se fond de plus en plus, dans les expériences récentes instituées par Crookes. Elle se réduit en dernière analyse à « l'Energie » seule. De là à l'Esprit, le pas à franchir n'est pas bien grand. D'autre part nous voyons que l'atome spirituel, centre de force et de vie, la « Monade » en un mot, accroit sans son domaine. L'Espace et le Temps disparaissent pour elle. Ce point invisible embrasse tout l'Infini, ou pour parler plus exactement, le Temps et l'Espace ne sont que des fictions, imaginées par l'Esprit, pour arriver à prendre connaissance du Monde. La Création qui nous entoure n'est que le spectacle des illusions à travers lesquelles nous nous efforçons, par des phénomènes objectifs et irréels, à arriver au Nou-mène et au Réel. Il est évident que si l'Espace et le Temps ne sont que des conventions nécessaires pour l'intelligence des choses, mais destinées à disparaître, leurs extensions, l'Infini et l'Eternité, n'existent pas davantage. Voilà qui simplifie les querelles sur Dieu, Etre éternel et infini. Voilà qui explique toutes ces apparentes impossibilités, résultant de l'opposition entre l'Esprit et la Matière — celle-ci, si décriée, ce qui est une insulte à son Créateur — entre la prescience de l'avenir et le libre arbitre. Si tout est présent, il n'est pas plus difficile de connaître l'avenir que le passé, et la connaissance de l'avenir n'est pas une utopie. Elle existe. Le livre de M. Sage contient sur ce sujet un chapitre entier rempli des faits les plus intéressants et les mieux vérifiés. Je ne puis qu'y renvoyer.

Toutefois, il serait absurde d'en conclure que l'avenir nous est révélé par décision d'une Providence divine, en vue de desseins considérables. La plupart des cas de visions de l'avenir portent, au contraire, sur des faits décou-

sus, sans importance, et qui ne se rattachent à rien de sérieux. Il semble qu'un concours fortuit de circonstances nous a conduit seul à réaliser les lois inconnues qui président à la connaissance des choses futures. On dirait un enfant qui, ayant dirigé à tout hasard un télescope dans l'espace, découvre tantôt un Soleil dans les cieux, tantôt une fourmi dans l'herbe. De plus, diverses observations curieuses semblent justifier ce paradoxe de M. Sage : « Bien que l'avenir puisse être prévu dans les moindres détails, l'avenir n'est pas fatal. »

Il ne se charge pas d'expliquer cela, ni moi, ni personne, mais pourtant cela paraît être un fait.

Encore une réflexion, à l'usage de ceux qui croient que le monde invisible ne se compose que des Esprits de nos morts.

« Le plus souvent, dit M. Sage, ils semblent être ceux que nous appelons les Morts. Mais, évidemment toutes les vies et toutes les intelligences du Cosmos n'ont pas passé et ne passeront pas par l'humanité. »

C'est évident. Raisonner autrement est à la fois puéril et orgueilleux. Cela revient à dire, sous une autre forme, que la Terre est le centre de l'Univers, que l'Humanité qui s'y élabore est le canal unique de toutes les intelligences, et que l'Intelligence divine a été incapable de concevoir, pour peupler le vaste Univers, un autre modèle que celui qui peuple notre infime planète. Un seul coup d'œil, jeté sur la variété des formes que la vie physique revêt sur notre terre seule, suffit à nous faire comprendre que la vie invisible doit être au moins aussi variée, aussi diversifiée d'origine aussi bien que d'état. Ce serait limiter les possibilités du monde ultra sensible aux conceptions étroites de notre petit cerveau humain.

L'ouvrage de M. Sage se termine par un appendice très instructif, consacré à une méthode ingénieuse pour développer en nous la volonté et les pouvoirs latents que contient notre être psychique.

En résumé, travail des plus intéressants et, ce qui ne gâte rien, écrit avec verve et dans un style limpide et agréable ; travail digne de ses devanciers : « Mme Piper » et la « Zone-frontière », qu'il surpasse par instants. Pour terminer, je signalerai qu'une des sources principales à laquelle M. Sage nous dit avoir puisé avec une certaine prédilection, est l'œuvre volumineuse, si documentée, du célèbre Myers : « Human Personality », œuvre nouvelle et hautement appréciée, qu'il nous était indispensable de connaître, et qu'il était utile de condenser. Nous devons le remercier d'avoir fait ce travail aride.

G. BERA.

QUELQUES CONSEILS

A mon père, à mon oncle Romain.

L'an dernier, en décembre, je crois, Mme Leymarie voulut bien publier dans la Revue, la relation de certains faits spirites dont j'avais été témoin, et que j'accompagnais de quelques réflexions personnelles. Je reprochais notamment à nos adversaires leur parti-pris, leur mauvaise foi évidente, leur insouciance coupable et, en terminant, j'exhortais les adeptes du spiritisme à faire entendre quand même la parole retentissante.

Cet article fut reproduit dans plusieurs journaux. L'un d'eux, la « République de l'Yonne » l'assaisonna même de quelques commentaires d'une bienveillance relative ; cela ne m'émut pas trop et je m'en félicitai au contraire, puisque cette publicité — à laquelle je ne m'attendais guère — fit connaître à mes concitoyens des faits qu'il leur était facile de contrôler, et que cela me procura l'occasion de commencer l'éducation spirite de quelques-uns d'entre eux.

Je ne reviendrais donc pas sur ce chapitre, si quelques membres de ma famille, que les faits relatés mettaient en relief, n'avaient pas trouvé que j'avais été..... imprudent de révéler au public qu'ils croyaient au spiritisme. Selon eux, nos idées et nos expériences auraient gagné à être tenues secrètes, et mon..... imprudence, en provoquant autour d'eux l'étonnement et la curiosité, ne pouvait que leur attirer des railleries, ou tout au moins des sourires sceptiques ; or, ils ne voulaient pas que le ridicule les atteignit, et pour cela, je devais, à l'avenir, observer un silence... prudent (?) En un mot, ils voulaient bien s'occuper de spiritisme, mais entre eux, chez eux, au coin du feu et à l'abri de la controverse.

J'avoue que ces raisonnements me causèrent quelque surprise, et il s'en suivit que le petit blâme qui m'était adressé eut le don de provoquer de ma part une nouvelle... imprudence. J'en demande pardon à mes chers censeurs, mais, je me permets de leur dire que leur *prudence* est excessive, déplacée, et qu'elle laisse supposer une parfaite ignorance de notre belle doctrine philosophique et des devoirs qu'elle enseigne.

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'un des principes fondamentaux du spiritisme est d'exclure le mystère, d'exposer ouvertement sa doctrine en conviant tout le monde à l'étudier et à la commenter.

D'autre part, si nous considérons le spiritisme comme une vérité, notre devoir n'est pas de nous taire, car toute vérité doit être hautement proclamée.

Enfin, un homme doit avoir le courage d'affirmer ses convictions et celui qui se tait par crainte du ridicule, faillit au Devoir.

Ce sont ces considérations — et bien d'autres — qui m'ont engagé à faire part de nos expériences et de leurs résultats aux lecteurs de la Revue, et c'est encore au nom de ces mêmes principes que je proteste aujourd'hui contre le reproche — tout amical j'espère — qui m'a été adressé.



Cette crainte ridicule dont je viens de parler, n'est pas spéciale aux membres de ma famille dont je critique ici l'excessive prudence ; elle est malheureusement commune à beaucoup de spirites. Et, contre ce sentiment ou instinct essentiellement égoïste, il faut réagir énergiquement, car il est l'indice d'une grande défaillance de caractère en même temps qu'un des plus grands obstacles que le spiritisme ait à vaincre.

Comment voulez-vous, en effet, que des spirites qui se montrent soucieux de l'opinion d'autrui, fussent-ils convaincus par la réalité des manifestations, par les preuves les plus décisives — comment oseront-ils l'avouer en public, confesser leur foi, si la crainte du ridicule l'emporte sur le sentiment du devoir ?

Je vais plus loin : sauront-ils garder leur foi intacte si la raillerie vulgaire vient assaillir leur croyance ? Il est permis d'en douter. Et, sans la foi qui soutient et console, que deviendront-ils, ces faibles, aux heures de lutttes, de tristesses ; comment supporteront-ils les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue l'existence ?

Ne subiront-ils pas, dans ce désordre infini de la vie, qui nous sollicite de toutes parts, de terribles crises de doute et de découragement ?

Je me demande avec inquiétude pourquoi il est si difficile à quelques-uns d'être sincères quand il leur faut mettre leur foi en parallèle avec les puérilités de la vie.

Est-ce impuissance morale ? Peut-être.

Cependant, je crois plutôt que ces trop prudents spirites manquent de courage. Oh ! entendons-nous, ils n'en manquent pas au sens étroit du mot, car je sais qu'ils travaillent et peinent pour subvenir à leurs besoins matériels ou satisfaire leurs ambitions intellectuelles, mais, le courage ne consiste pas seulement en cela et pour nous spirites, son champ d'action est beaucoup plus étendu.

Le courage, c'est surtout de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe ; c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder, dans les lassitudes inévitables, l'habitude de l'action, l'amour de la vérité, la volonté de faire triompher sa foi.

Le courage, c'est encore de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais

de ne pas être accablé et de continuer son chemin ; c'est d'aimer la vie, et de regarder la mort avec sérénité.

Et, pour avoir ce courage, cette force qui fait triompher, il faut garder intacte sa foi en l'avenir spirituel et sa croyance en Dieu.

..

Cette critique un peu amère ne s'adresse pas à vous mon cher père, ni à vous mon cher oncle Romain. Cependant, avant de terminer, permettez-moi de vous donner quelques conseils, non pour raffermir votre croyance qui n'est pas ébranlée, mais pour vous engager à résister aux injonctions de ceux qui, sous prétexte de prudence, vous incitent à renoncer à votre propagande.

Souvenez-vous que vous avez dans vos compagnes un grand et noble rôle à remplir : celui de faire luire un rayon de lumière dans les esprits assombris qui vous entourent.

Pour atteindre ce but, vos seuls moyens suffisent, car peu importe la forme dans laquelle on présente une vérité, l'essentiel est de la dire.

Le spiritisme, vous le savez, nous enseigne qu'il n'y a pas d'autre dogme que celui qui est écrit dans la conscience humaine.

Partant de ce principe, vous pouvez proclamer partout que notre belle doctrine est conforme au bon sens, à la raison, puisqu'elle n'admet ni mystères, ni miracles, qu'elle n'élève pas de chapelles et qu'elle a horreur des religions positives qui, toutes, ont produit l'ignorance, le mensonge, l'intolérance et la haine.

Inspirez-vous d'Allan Kardec, apprenez et prouvez à vos amis que ceux qui nous ont précédés dans la tombe ne sont pas des absents, mais des invisibles qui parfois viennent consoler notre peine.

Dites leur que si notre âme est immortelle, sa souffrance n'est pas éternelle puisqu'elle « contient en germe toutes les facultés supérieures qu'elle « devra développer par ses travaux et ses efforts en s'incarnant sur les « mondes matériels, et qu'elle est destinée à monter à travers des vies successives, vers la perfection. » (1)

Enseignez leur que « la vie terrestre est une école, un moyen d'éducation « et de perfectionnement par le travail, l'étude et la souffrance et que, libre « et responsable, l'âme porte en soi la loi de ses destinées : dans le présent « elle recueille les conséquences du passé, elle sème les joies ou les douleurs « de l'avenir. La vie actuelle est l'héritage de nos vies précédentes et la préparation de celles qui suivront. » (2)

.

Allez donc de l'avant ; la tâche est rude sans doute, mais peut-être moins difficile que vous croyez, parce que le scepticisme du matérialiste est plus apparent que réel et qu'au fond de toute conscience humaine git confusément le sentiment de l'immortalité. Dans vos campagnes, le principal adversaire c'est le dévot haineux et intolérant, mais il n'est pas à craindre, car le dogme faux tombera de lui-même devant le spiritisme qui procède de la Science et de la Raison.

Travaillez, propagez l'Idée, jetez de la semence de Vérité ; elle ne lèvera peut-être qu'après vous, quand vous aurez quitté la terre, *mais elle lèvera*, et votre labeur trouvera sa récompense dans le sentiment du devoir accompli.

Et maintenant, s'il survient des heures de découragement, de lassitude, appelez à votre secours nos amis de l'au-delà ; pensez, rêvez, méditez à l'ombre de vos grands peupliers, écoutez la caresse des feuilles, la rumeur des vents, le murmure du ruisseau qui court entre les rosiers de votre jardin, le bourdonnement de vos abeilles ; retrempez-vous ainsi dans la force mystérieuse des choses qui apportent toujours un réconfort, car toutes ces vies secrètes et ces divines harmonies, parlent de l'Infini, de Dieu.

EDMOND BAUGE.

UN BAPTEME SPIRITE A MUSTAPHA-ALGER

12 septembre 1903.

Madame Leymarie, chère sœur en spiritisme,

La famille spirite s'est accrue d'un membre. Ma fille, Mme Chartagnat, institutrice à Boufarik, est accouchée d'une petite fille, prénommée Henriette-Rose.

Jeudi dernier, 10 septembre, à la séance hebdomadaire du groupe Socratique qui se réunit chez moi, à Mustapha, rue Michelet, 71, nous avons fait la cérémonie de la présentation du nouveau-né aux désincarnés et aux incarnés qui fréquentent le groupe.

Pendant la prière le médium a été entransé. Après la prière, la présentation a été faite par le grand-père, directeur du groupe, en ces termes :

« Sœurs et frères en spiritisme,

« L'être apporte en naissant ce qu'il a acquis. Chaque existence est pour lui un nouveau point de départ. Peu importe ce qu'il a été ; ses tendances en sont l'indice. C'est sur elles qu'il faut se baser pour corriger en lui ce qui n'est pas bien, et c'est là, là surtout, que doit se concentrer l'attention des

éducateurs, afin de corriger les germes d'un mal, qui, livré à lui-même, serait pernicieux, et persévérer jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucune trace.

« Les bonnes résolutions que l'être a prises avant de s'incarner sont la voix de la conscience qui l'avertit de ce qui est mal et lui donne la force de résister à ses tentations ; mais, avant que la conscience parle, c'est aux parents qu'incombe le devoir de réagir. Aussi, aux personnes qui s'intéressent à l'être nouveau venu parmi nous, incombe ce devoir de tuteur, le monde spirite étant une grande famille.

« Nous sommes une partie de la grande famille spirite dont la devise : *Solidarité* (je ne dis pas charité), ne doit pas être une vaine formule. Pratiquons-la donc, la solidarité, en commençant par les nouveaux-nés, par l'esprit d'Henriette-Rose, revenu parmi nous, en nous adressant à l'intelligence universelle, à son esprit protecteur ainsi qu'aux guides du groupe.

« Unissons-nous dans un sentiment d'amour, afin que les bons esprits la protègent.

« Disons de cœur :

« Mon Dieu, soyez miséricordieux pour l'esprit d'Henriette-Rose qui vient de nouveau parmi nous pour progresser, et dont vous nous avez confié le soin de diriger l'existence nouvelle.

« Veuillez que nous soyons bien assistés dans notre tâche et qu'elle le soit dans l'accomplissement de ses devoirs envers nous, envers ses semblables, envers elle-même.

« Bons esprits protecteurs, son ange gardien, les guides du groupe, les bons esprits nos collaborateurs, veillez sur elle, assistez-nous dans notre mission, inspirez-nous afin de bien l'accomplir. Soutenez-la dans les luttes de la vie et facilitez-nous les moyens de lui faire suivre la voie tracée par Jésus, et son continuateur, Allan-Kardec.

« Sous les auspices de ces bons esprits, toi qui porteras le nom d'Henriette-Rose, je te bénis et que l'exemple de ceux que nous te donnons pour modèle, soit le guide de ta vie. »

Ensuite, plusieurs esprits se sont incorporés et sont venus adresser des vœux de bonheur à l'enfant.

DAVIN.

PREDICTIONS DU POÈTE ALEXANDRE POPE

Le célèbre poète anglais, Alexandre Pope, se fit remarquer par un grand talent précoce. A l'âge de 12 ans, il traduisait couramment l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère, et l'*Eneïde* de Virgile, et faisait de jolis poèmes satyriques. Il se lia de bonne heure avec toutes les notabilités littéraires de

l'époque, telles que : William Congreve, poète comique, surnommé : « Terentius Anglicus », Jonathan Swift, surnommé le « Rabelais de l'Angleterre » à cause de sa satire et de ses railleries ; William Wicherly, auteur dramatique distingué, et compta de puissants protecteurs, entre autres lord Bolingbroke. Alexandre Pope est un écrivain éminemment classique et est regardé, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus parfait des poètes anglais. Son style est pur, facile, harmonieux, varié, toujours en rapport avec le sujet, et sa versification l'emporte infiniment sur celle de tous les poètes qui l'ont précédé. Dans beaucoup de ses poèmes, se trouvent exprimées des idées qui se rapportent au spiritisme. Ses principaux ouvrages sont : *Essay on Criticisms* (Essai sur la critique), un grand poème dans le genre de l'*Art poétique* de Boileau, l'*Ode à l'âme*, *Essai sur l'homme*, un poème que l'on peut regarder comme le chef d'œuvre de la poésie philosophique ; un grand ouvrage qu'il dédia à son ami et protecteur, lord Bolingbroke et où il met, en beaux vers, l'optimisme de Leibnitz. *The Windsor Forest*, un grand poème, un chef-d'œuvre, qu'il écrivit sous l'inspiration des esprits du temps de la reine Anne et du duc John Churchill de Malborough. Dans ce poème se trouvent des prédictions concernant l'avenir de l'Angleterre, de sa métropole et de ses colonies, qui se sont déjà réalisées, et d'autres qui attendent leur réalisation. Voici les principales :

« Londres dépassera Rome en grandeur et en nombre d'habitants. Des édifices puissants se refléteront dans le cristal des eaux de la Tamise. Des temples consacrés à la paix seront construits. Le nouveau Whitehall deviendra le grand oracle du monde. Des rois, des princes et des nations s'inclineront devant une glorieuse reine d'Angleterre ; la moitié des forêts de l'Angleterre sera transformée en navires. Ensuite il prophétisa pour l'Angleterre : la liberté commerciale, la déclaration de Londres comme port libre, l'agrandissement du territoire anglais par l'annexion du Canada, de l'Égypte, d'une grande île dans la Méditerranée (l'île de Chypre), du Sud de l'Afrique, le percement de l'isthme de Suez, l'abolition de l'esclavage, les voyages d'exploration au pôle Nord et au pôle Sud, le percement du canal de Panama, la construction de navires de formes bizarres (nos croiseurs, nos torpilleurs, nos contre-torpilleurs), et enfin viendra le règne de la paix. »

Seulement, selon M. le Dr Max Muchlenbruch, médium-voyant de Oakland, dont la plus grande partie des prédictions se sont réalisées et beaucoup attendent la réalisation des autres, quelque chose viendra se placer entre les torpilleurs, les contre-torpilleurs et le règne de la paix, quelque chose que le poète Alexandre Pope se garda bien de prophétiser, ou bien que ses interprètes ont soigneusement oublié de découvrir. Notamment, les guerres désastreuses pour l'Angleterre, la perte de l'Irlande, des Indes, de l'Égypte et de toutes les colonies, l'abolition de la monarchie et l'avènement du gouvernement républicain.

J'ajouterai, ici, que la *Revue Bleue* a confié à M. Gilbert Giluncy la mission de s'enquérir de la répercussion et de l'influence que la guerre du Sud-Africain avait pu avoir sur le mouvement intellectuel et littéraire en Angleterre. Cette enquête analytique est fort intéressante. Voici, à ce sujet, une réponse de M. Clément Shorter, un des éminents écrivains modernes anglais :

« La vie littéraire en Angleterre est, en ce moment, à son plus bas degré, notre production principale étant un genre de fictions très peu remarquables ! Nous n'avons plus de ces grands noms qui ont valu à la Grande-Bretagne une place si large et si belle dans la littérature universelle, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle, quand Byron, Wordsworth, Shelley, Burns, Walter Scott et tant d'autres écrivains, d'européenne réputation, parurent sous l'influence d'événements qui agitaient le monde entier... »

Voici la réponse de Frédéric Harrison, un écrivain moderne bien connu en Angleterre :

« ...La plupart d'entre nous est persuadée, que le fait capital de l'histoire du XX^e siècle sera la grande attaque de l'Angleterre par toutes les nations civilisées. Les Boers le savent bien. Ils y comptaient. Mais ils ont commencé trop tôt... »

« Enfin, monsieur, et pour revenir au sujet, comment la poésie, ou toute autre branche de la littérature, aurait-elle pu s'inspirer de quoi que ce soit ? La poésie, comme la littérature entière, est morte en Angleterre. Dans le drame, le roman, partout, la pensée agonise. La richesse, le luxe, un égoïsme affreux et l'amour des jouissances matérielles ont tué la poésie et la pensée ! »

JOSEPH DE KRONHELM.

INSTRUCTIONS PRATIQUES POUR LA CRYSTALLOSCOPIE

Maintenez le cristal propre et clair, ne le touchez que lorsque vous vous en servez. Réchauffez-le en le plaçant près du feu et mettez dessus un morceau de velours noir ou d'un rouge foncé. Le cristal peut être employé par une personne seule ou par deux en même temps, dont l'une le tient pendant que l'autre regarde dedans. Souvent, cela aide au développement de la faculté que de tenir des séances à plusieurs. Autant que possible, la pièce où l'on se tient doit regarder au nord ; elle doit être calme de toutes manières. Le meilleur moment est deux heures environ après un léger repas. Tirez les rideaux de la fenêtre de manière à faire une obscurité à peu près complète. Laissez tomber sur le cristal, par dessus vos épaules, le peu de lumière que doit projeter la fenêtre ou la lampe ; vous pouvez tenir le cristal à la main ou le disposer sur une petite table ; la distance doit être la même que celle d'un livre quand vous lisez. Concentrez votre attention sur le centre ; regardez dedans, non sur

la surface; ne fixez pas et ne vous imposez aucune incommodité. Il y a des personnes qui voient tout de suite; d'autres qui, la première fois qu'elles essaient, ne voient qu'au bout d'une dizaine de minutes. Si vous ne réussissez pas ou si vous ne pouvez pas voir clairement, mettez au bout d'une demi-heure le cristal de côté et essayez de nouveau le jour suivant à la même heure. La lumière du gaz vaut la lumière du jour, mais le clair de lune est ce qu'il y a de mieux. Certaines personnes réussissent mieux à la lumière du jour, d'autres préfèrent la lumière artificielle.

Une autre méthode consiste à placer le cristal dans la lumière et à regarder au travers par transparence, avec le bleu du ciel comme fond; ou bien deux bougies de cire dans des bougeoirs de cuivre peuvent être disposées de manière à former, avec le cristal, un triangle.

La respiration doit être lente et profonde pendant qu'on regarde dans le cristal et il est bon de rester pendant cinq minutes les yeux fermés avant de regarder dans le cristal et après y avoir regardé. De cette façon, vous éviterez la fatigue dont certains « clairvoyants » se plaignent. *Restez passif et n'essayez pas de voir quelque chose en particulier la première fois que vous essayez*; par la suite, écrivez sur un bout de papier ce que vous désirez voir, pliez ce papier et ne pensez plus à la question que vous avez posée, mais demeurez passif et attendez ce qui peut se présenter, comme si de rien n'était. Pour développer la faculté, au cas où elle ne se manifesterait pas de suite, tâchez de « voir » dans le cristal une figure que vous connaissez bien. Essayez aussi de « voir » vos rêves dans le cristal. La « visualisation » est un auxiliaire précieux de la mémoire; beaucoup de détails, dont vous ne pourriez pas vous souvenir autrement, apparaissent nettement dans le cristal. Des expériences de télépathie aident souvent au développement de la « clairvoyance ». Demandez à un ami de penser à une carte à jouer et de tâcher de la « voir » dans le cristal, pendant que de votre côté vous tâchez de « voir » une carte sans savoir à quelle carte votre ami a pensé. Cette expérience de « transmission de pensée » réussit également bien entre des personnes éloignées, si on se sert de deux « cristaux » et si l'on convient d'avance du moment de l'expérience. Passez graduellement du connu à l'inconnu. Par exemple, cherchez d'abord à « voir » une maison ou une rue que vous connaissez et ainsi de suite. Il ne faut pas changer le cristal de place à moins que vous ne désiriez changer la scène que vous voyez. Ne faites pas attention aux rayons réfléchis, regardez au travers d'eux; s'il est tenu comme il faut, le cristal ne doit pas renvoyer de rayons.

IDÉE DU FÉMINISME-SPIRITUALISTE

I

Consentant mal, en principe, aux pages fragmentaires (1), je crois être utile et répondre à des demandes qu'on m'a souvent faites, en donnant ici quelques

(1) La *Bataille des Idées*, à paraître prochainement, comprend et résume mes opinions et achève la série : *Les Femmes et la Vie* (féminisme et spiritualisme). Librairie des Sciences spiritualistes, 42, rue Saint-Jacques.

renseignements sur l'idée directrice du Féminisme-Spiritualiste pour l'éducation de la Croyance, lien secret et sens général de ma série « Féminisme et Spiritualisme ».

Je crois que le Féminisme influe capitalement sur les esprits, qu'il a charge de consciences et que le spiritualiste apostolat de la femme est une obligation sociale qu'il faut remplir avec la plus sérieuse, la plus circonspecte probité.

Je crois que la revanche de la « Vraie Religion » arrive; nous allons connaître une religion intérieure que toutes les recherches de la science expérimentale, de l'étude des forces psychiques, des phénomènes psychiques ont préparée — « allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur toute vérité. »

Ma conviction est que cette Religion nous rendra la divine sincérité, qu'un enseignement religieux délivré de préjugés sectaires, comme d'un arbitraire rationalisme, ramènera seul du fond des dédales des bornes posées. Que telle est la mission difficile, fatigante et presque toujours ingrate commençant l'ère nouvelle de la lumière spiritualiste — scientifique, devant laquelle s'éclaire la route nue, lumineuse et pure de l'élévation des âmes par une éducation de la Croyance assise, retenue, fixée dans les voies pures et fortes de la pensée développée, développant la foi, et achevant la conquête du christianisme, dont, il faut le dire, les chrétiens eux-mêmes ne connaissent pas toute la force évolutive.

II

Exposé.

1° Travailler à affranchir progressivement l'Idée religieuse pure, par la connaissance de la nature et de ses lois, et l'exercice de la raison, base générale de l'unité et de la certitude de l'esprit humain.

2° Vulgariser, par les forces mêmes de l'action croissante de l'intelligence féminine, la parole affirmative de la foi, et la parole démonstrative de la science, fondée sur les phénomènes, les caractères, les lois d'unité, d'antiquité, de sainteté, d'universalité du spiritualisme scientifique, à moins de se croire en droit de nier les principes de la vie évolutive, de la vie intelligente, de la vie sociale, de la vie intégrale, car il n'y a qu'une vérité comme il n'y a qu'un Dieu.

3° Considérer la parole divine de l'Evangile comme la plus haute expression de la morale, et Jésus-Christ comme le médiateur perpétuel de l'humanité.

Moyens.

Conférences. — Distribution gratuite de brochures. — Publicité donnée à un résumé d'un certain nombre d'opinions dans un recueil spécial, « Les actes du Féminisme-Spiritualiste », en réponse à cette question :

Question.

Par quels moyens affranchir l'enseignement religieux pour l'agrandissement des conceptions générales des choses terrestres et célestes ?

Adresser réponse à Mme O. de BÉZOBRAZOW, à Neuilly, quartier Saint-James, ou à Saint-Raphaël (Var), Marine-Terrasse.

Conférences de M. Léon Denis

Dimanche 8 novembre, à deux heures de l'après-midi, M. L. Denis fera à Paris, sous les auspices de la Société française des Etudes psychiques, dans

la salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, une conférence de propagande sur *Le spiritisme et le problème de la destinée (Les vies successives)*.

Il fera ensuite, à Lyon, deux autres conférences de propagande, le dimanche 15 novembre, sur *Le spiritisme ; les faits*, et le jeudi 19 *Le spiritisme ; les doctrines*. Ensuite, à Grenoble, le 22 et à Valence, le 28 novembre.

Puis M. L. Denis ira, dans le même but, à Montélimar, Avignon, Marseille (2 conférences), Toulon et Nice. Les dates pour ces villes ne sont pas encore définitivement arrêtées.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

Je jetais un grand cri ; mon père, plus près de moi que je ne pensais, me retint dans ses bras ; je m'évanouis à moitié en fermant les yeux.

J'entendis alors vaguement, comme dans un rêve, Suzon qui respirait bruyamment et mon père qui lui disait : « Appuyez-vous sur moi, relevez-vous. Voilà qui est fini ; votre lecture m'a beaucoup intéressé, nous la ferons ici désormais tous les soirs ; cela vaut mieux que dans mon cabinet. Allez de suite dans votre chambre et, vous savez, ma fille, inutile de parler à personne des lectures que vous me faites ; du reste, Mlle Adrienne, elle aussi, sera reconnaissante de ce petit supplément de service, en étant moins exigeante pour vous, quant au reste de votre travail.

J'ouvris les yeux avec peine, étonnée de ce que je venais d'entendre et, surtout, que mon père prodiguât des soins à Suzon, avant de s'occuper de moi.

La domestique une fois sortie, mon père vint et me serra dans ses bras en m'embrassant.

— Eh bien ! Adrienne, tu comprends à présent pourquoi je tiens à avoir cette fille chez nous ; grâce à son sommeil léthargique, ta mère est venue déjà plusieurs fois me donner la certitude matérielle de la vie d'outre-tombe ! Au début, les choses se passaient autrement et, d'ailleurs, c'est le hasard (provoqué assurément par Rhéa) qui m'a mis sur la voie. Tu étais absente, moi j'étais étendu sur le canapé de mon cabinet pleurant la chère disparue, comme il m'arrivait journellement de le faire, surtout quand j'étais seul, et lui parlant mentalement de ma tendresse et de mon vif désir d'aller la rejoindre, quand un bruit me fit tourner la tête. Qui donc entra, sans avertir et si discrètement ? car j'étais certain d'avoir fermé la porte de mon cabinet. — Je vis alors Suzon qui, me croyant sorti, venait subrepticement remettre dans ma bibliothèque un livre qu'elle s'était permis de prendre sans rien dire. — Je sautais sur mes pieds et je lui saisis le bras, sans parler. Elle jeta un faible cri, puis roula sur le tapis ; ses yeux avaient l'aspect étrange que tu as remarqué ce soir.

Ses jambes se raidirent, ses paupières s'abaissèrent, elle avait l'aspect rigide d'un cadavre. Regrettant amèrement de l'avoir ainsi effrayée, je restais un instant indécis pour savoir si je devais appeler la cuisinière ; mais je ne sais quelle force s'opposait en moi, à ce que je misse un tiers au courant de ce que je considérais comme une brutalité de ma part. Enfin, je résolus d'essayer seul les moyens usités en pareilles circonstances pour faire reprendre connaissance dans les évanouissements. Je frottai avec de l'eau de Cologne les tempes et les mains de Suzon ; elle se mit alors à gémir et à faire de grandes aspirations ; cela va mieux, pensai-je et, soulagé, en la voyant reprendre ses couleurs, je la laissai tranquille quelques instants... Je fus me remettre sur le canapé, me promettant de ne lui faire aucun reproche, mais de fermer dorénavant à clef ma bibliothèque... A peine étais-je assis, qu'une voix, qui certes n'avait pas l'intonation de celle de notre femme de chambre, prononça mon nom... Je crus avoir mal entendu, mais la voix répéta « Albert ! ... Mon Albert ! » C'était la voix de Rhéa, il n'y avait pas à s'y méprendre... Mais ô miracle, cette voix chérie sortait du gosier de Suzon... Approche Albert, reprit la voix... C'est bien moi, ta Rhéa, qui te parle par l'organe de cette servante endormie. Je m'agenouillais auprès du corps inerte et me penchant, plus ému encore que surpris sur la tête aux yeux clos, j'écoutais anxieux et voici à peu près ce que Rhéa me dit, je l'ai consigné sur ce carnet, écoute, Adrienne. — Et mon père sortit de la poche intérieure de son paletot un petit carnet en marocain vert que je me rappelais lui avoir vu souvent dans les mains, depuis que son chagrin avait paru s'atténuer.

Nous étions assis côte à côte sur le divan, et je poursuivais des yeux la lecture que me faisait mon père des notes contenues dans le carnet vert. J'en rapporte ici quelques-unes qui résument la plupart de celles recueillies au jour le jour et dont plusieurs n'étaient que des répétitions sur le même thème.

VII.

« Mon Albert, la mort n'est qu'une apparence trompeuse, l'âme vit d'une manière plus intense, plus réelle, alors qu'elle a abandonné son enveloppe corporelle.

« Ne t'attriste pas de mon changement d'existence, je t'assure qu'il est infiniment préférable !... La vie dans la chair est une épreuve nécessaire et bien passagère... tes larmes, ton désespoir sont mes seules souffrances dans le monde fluide que j'habite ; ici, j'ai retrouvé mon père, ma chère mère, dont je n'avais aucun souvenir dans ma vie terrestre. J'ai aussi rencontré quelquefois ta bonne mère, mais une sorte de voile, dont je ne comprends pas l'action, nous empêche de nous réunir... Ta mère est heureuse, elle t'aime toujours tendrement, mais elle semble moins affectueuse pour ta Rhéa. Elle blâme énergiquement mes efforts pour me rapprocher de toi ;

elle prétend que c'est là une grande faute, que j'ai recours à des moyens que l'Eglise Spirituelle et Terrestre condamnent comme préjudiciables à la foi et au bon fonctionnement de la vie sur la terre d'épreuves, où la mort doit rester un mystère insondable, afin qu'elle soit un moyen, pour le clergé, de réagir sur l'esprit d'indépendance des humains, en sorte, mon cher ami, que contrariée des réflexions de ta mère, si bonne cependant autrefois, je l'ai perdue de vue... C'est qu'ici, mon Albert, ce n'est pas comme sur la terre, l'espace que l'âme, dégagée de ses liens physiques, a devant elle, est infiniment plus vaste que toute la surface de notre globe et le trajet à faire, aussi long qu'il soit s'opère en bien peu de temps ! Or, ta mère étant voilée à mes yeux, surtout depuis qu'elle a compris ma résolution, quand même, de chercher le moyen d'attérir près de toi, il m'est devenu impossible de la retrouver. D'ailleurs, mon Albert, tout ici, bien qu'analogue au milieu terrestre, est cependant bien différent ; la vie y tient du charme et de la rapidité du rêve ; en frôlant une personne on est de suite au courant de sa valeur personnelle. De son côté, cette personne vous juge et vous apprécie avec la même sûreté, et, s'il y a sympathie, le rapport se produit instantanément de part et d'autre. Cette électrique sensation produit un plaisir très doux ; on se sent de la même famille ; on aime soudain l'inconnu de la seconde précédente, comme si d'anciennes relations ne s'étaient jamais interrompues. Après un court examen, on reconnaît souvent que réellement on s'est connu et aimé dans la nuit des âges. J'ai remarqué que les idées religieuses jouent ici un grand rôle, les êtres se parquent à peu près comme sur la terre, par groupes d'églises divergentes, comme appréciations non seulement de la vie sur la terre, mais encore de celle-ci : de la vie arômale... Je trouve cela étrange, n'ayant jamais bien compris, tu le sais, mon ami, les différends entre les hommes qui, tous, s'accordent à ne reconnaître qu'un créateur pour tout ce qui existe ! Heureusement que j'ai retrouvé, moi aussi, le ciel particulier de mes ancêtres ; je t'en parlerai plus tard ; je ne saurais le faire encore, l'instrument que me sert de médium est trop inférieur ou plutôt élémentaire. Ne t'effraie pas de l'état, dans lequel se trouve Suzon, il ne lui occasionnera aucun mal ; je souffre plus qu'elle, crois-le bien. Pour pénétrer dans ses organes, je dois faire taire mes répugnances, car, sache-le, Albert, tout être qui se mêle artificiellement à un organisme physique doit en partager momentanément le contact immédiat, et cela, si parfaitement, qu'au début de ces sortes de possession, l'esprit se trouble au point de croire qu'il est devenu définitivement le maître, l'habitant de ce corps qui lui répugne ! Il faut donc de longs et pénibles essais, souvent infructueux, pour garder toute sa présence d'esprit, en agissant sur le corps cet instrument incommode ; heureux encore, s'il vous est donné d'en rencontrer un ! Et si les circonstances vous permettent d'en user librement, cet être, dont la corporéité est sus-

ceptible de servir de véhicule transitoire à un être dépouillé de son corps matériel, une morte, ainsi que les humains appellent un esprit qui, mieux qu'eux, possède et jouit de l'existence dans une réalité supérieure, cet être, dis-je, se nomme un *Médium*. Il est généralement inconscient ; beaucoup sont même considérés, ici-bas, comme des malades ou tout au moins comme des déséquilibrés ; cependant, cette opinion changera sous peu sur la terre, grâce aux enseignements sur la vie de l'au-delà qui ne vont pas tarder à se répandre sur toute la terre. Déjà, un homme providentiellement inspiré porte les lumières de son intelligence vers ce problème consolateur et régénérateur : je veux parler d'Allan-Kardec. Cet homme de cœur et de haute supériorité combat pour la vérité des rapports possibles entre les vivants et ce qu'on regardait, jusqu'ici, comme les morts !...

« A peine, mon Albert, si tu as fait quelque attention aux notes plus malveillantes que spirituelles, qui se trouvent dans les journaux, sur les commencements de l'œuvre d'Allan-Kardec ; les moqueries, les quolibets vont leur train, mais nous savons que l'avenir sera la gloire de ce Rénovateur, que rien ne fera fléchir dans sa mission. Je t'engage donc, mon ami, à t'instruire dans la Doctrine véridique de ce maître ; procure-toi le *Livre des Esprits*, qu'il vient de faire paraître, là tu trouveras plus d'enseignements que je ne pourrais t'en fournir moi-même, étant, je l'avoue, bien ignorante, et si je te parais encore aussi savante, c'est que j'ai auprès de moi un de ces êtres inconnus, dont je te parlais tout à l'heure, avec qui, nous avons, de suite, été en fusion de fluide et de sentiments. Je vois ta pensée, mon Albert... et j'en souris ; ne crains qu'aucune attraction altère en rien l'*unique* sentiment qui unit à jamais nos âmes ! Non, mon ami, ce frère de l'espace est un guide qui prête son concours à la nouvelle Doctrine, qui va se répandre sur la Terre pour la consolation et la moralisation de l'humanité, athée, indifférente ou superstitieusement attachée à la lettre des religions et non à l'esprit qui les vivifie toutes selon le degré de réceptivité de la lumière du Verbe... Ce guide m'encourage, m'instruit ; à lui seul, je dois l'extrême bonheur de m'entretenir avec toi...

« Attire Suzon dans ton cabinet tous les soirs, à la même heure, sous le prétexte de te faire faire la lecture. Cette fille est bête, mais avec de petits cadeaux, surtout de l'argent, tu la plieras à ton vouloir ; alors, je me servirai d'elle de plus en plus facilement. Ne perds pas de temps à l'employer, car une circonstance pourrait, d'un jour à l'autre, me priver de ce médium si péniblement acquis.

« J'espère arriver à ce qu'on appelle la *Matérialisation* ; c'est-à-dire que, puisant des forces vitales de l'influx nerveux dans son médium, je pourrai rendre visible et tangible, à tes yeux, ma personnalité, tout comme avant mon décès ; de plus, je pense arriver à articuler des sons. Je te parlerai

plus librement n'ayant pas à me servir exclusivement de Suzon... Mais, Albert, lorsque je serai parvenue à la matérialisation, je désire que ma fille bien-aimée m'entende et me voie ; je ne connais sa manière de penser absolument : orthodoxe, catholique ; intransigeante comme la mère, ce sera difficile de la faire consentir à assister aux séances, mais je t'en prie, fais ton possible pour que j'ai le plaisir MATÉRIEL de l'embrasser et de parler sonorement à Adrienne. Je voudrais l'impressionner assez pour qu'elle s'intéressât au nouveau mouvement spiritualiste. Un jour, Georges pourra se montrer à elle ; ce pauvre enfant n'est pas heureux, Adrienne a beaucoup et aurait beaucoup d'influence, si elle consentait à s'entretenir avec lui. Je te le répète encore, Albert, ne néglige rien pour profiter de la possibilité qui m'est accordée, de correspondre avec toi... Je sais qu'il est question de renvoyer Suzon, parce qu'elle fait mal son travail !... Hélas ! la pauvre fille ne peut faire mieux... nos séances de tous les jours lui fatiguent un peu le cerveau. Je sais que ce trouble n'est que passager et qu'il ne provient que de la quotidienneté de nos séances !... Certes, si je pouvais compter garder ce médium longtemps, je n'abuserais pas ainsi de sa corporéité. Cette fille a une tendance à entrer en transe plusieurs fois par jour. Son esprit, naturellement paresseux et apathique, est toujours prêt à abandonner son corps. Que rien ne fasse fléchir ta volonté de nous conserver les services exceptionnels de Suzon ! Rien, entends-tu, mon Albert !... même les considérations les plus *spécieuses*.

« Dès qu'Adrienne sera dans le secret, le principal inconvénient sera écarté.

« Le carnet mentionnait ensuite de nombreuses réponses aux questions de mon père sur le monde et le mode de vie arômal de sa femme. »

(*A suivre.*)

M. A. B.

NECROLOGIE.

La Fédération spirite du Bassin de Charleroi vient de faire une grande perte en la personne de son président, M. EMMANUEL JACQUET, décédé à Roux, le 11 octobre, à l'âge de 78 ans, après une pénible maladie.

C'était un spirite actif et dévoué qui a beaucoup contribué à propager notre doctrine en Belgique. Nous présentons à sa famille nos sentiments bien vifs de condoléance.

Le Gérant : P. LEYMARIE.